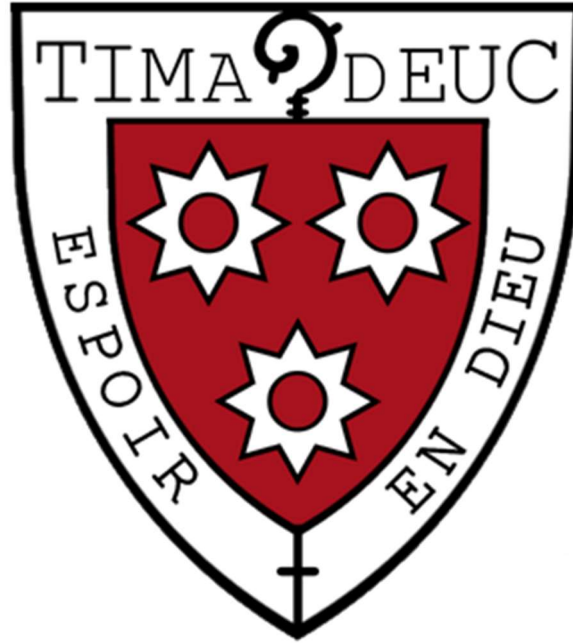


LE PATRIMOINE CISTERCIEN

"Ils s'appliqueront à leurs lectures ou à l'étude des psaumes."

La Règle de Saint Benoît, chapitre 48.



Bernard de Clairvaux

Bref Commentaire du Cantique (Brevis Commentatio)

écrite par Guillaume de Saint Thierry.

Guillaume de S. Thierry

In Cantica Canticorum (Priora duo capita)

(Sur le Cantique des Cantiques – Les deux premiers chapitres)

Breuis Commentatio (Bref Commentaire)

- Traduction d'après PL Migne 184, T.III -

Avertissement (*Admonitio*)

L'exposé qui suit, sur les deux premiers chapitres du Cantique des Cantiques, est tiré d'un manuscrit des Dunes, repris par nous dans une édition antérieure et jointe aux Sermons sur le Cantique de S. Bernard comme étant une production véritablement bernardine dont Guillaume, abbé de S. Thierry, fait mention dans le Premier Livre de la *Vita Prima (Bernardi)*, au chapitre 12, en ces termes :

« Aussi longtemps que la durée de ma maladie le permettait, il (Bernard) m'expliqua le Cantique des Cantiques, mais **uniquement selon le sens moral**, en omettant le sens mystique de cette partie de l'Écriture. C'est cela que je souhaitais et que je lui avais demandé. Pour ne rien en perdre, je couchais tous les jours par écrit ce que j'en apprenais, selon que Dieu me le donnait et que ma mémoire m'y aidait ».

Par ces paroles nous est indiqué le même 'Exposé' (ou Commentaire) que nous rapportons ici. A la vérité, après un examen attentif de ce qui y est exprimé, nous avons estimé que cela n'était rien d'autre qu'un résumé rapide des 51 premiers Sermons de S. Bernard sur le Cantique : arrangement réalisé par un homme érudit et pieux. Que ce trait désigne manifestement Guillaume, la preuve en est donnée par le fait que c'est sous son nom que ce 'bref commentaire' (*Breuis Commentatio*) a été reproduit au Tome IV de la Bibliothèque Cistercienne. Nous devons remarquer aussi les termes de la Préface : « Il n'y a pas de mystères plus profonds que ceux qui s'y trouvent contenus ; nous touchons-là aux mystères du Christ et de l'Église. Mais, nous maintenant ensemble entre nous (vivant en communauté), nous parcourrons en le frôlant **quelque chose seulement du sens moral** ». Ces paroles conviennent parfaitement aux premières pages de la *Vita Bernardi*, lorsque Guillaume rapporte avoir demandé à Bernard de lui exposer le Cantique **'seulement au sens moral'**, en omettant le sens mystique de cette partie de l'Écriture. Ce motif nous pousse à rapporter l'exposé qui suit au sein des recueils qui regroupent les œuvres de S. Bernard, puisque, à la vérité, il se trouve situé, dans le manuscrit des Dunes, après les deux Livres précédemment nommés de Guillaume (*De la Contemplation de Dieu*, et *De la nature et de la dignité de l'amour*), mis sous le nom de S. Bernard. Si quelqu'un veut, cependant, mettre ce bref Commentaire sous le nom de Guillaume, nous ne nous y opposerons pas, d'autant plus que, par le style, il s'approche assez bien du style des écrits de Guillaume ».

*

263

1- Il y a trois degrés (*status*) de l'amour de Dieu dans l'âme chrétienne. Le premier est sensuel ou animal (*sensualis uel animalis*) ; le second, rationnel (*rationalis*) ; le troisième, spirituel ou intellectuel (*spiritualis uel intellectualis*). Le Seigneur parle de ces trois degrés

dans l'Évangile : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force (*ex tota uirtute tua* ; cf. Mt 22, 37). Le premier est signifié par le cœur, c'est-à-dire relatif à une petite partie de notre faible chair, à cause d'un fervent sentiment d'affection envers l'humanité du Sauveur ; le second degré se situe dans l'âme, où déjà le premier – qui est l'amour même – est mis en œuvre et est vivifié, quand déjà les mystères de la foi et la puissance des sacrements sont scrutés dans un humble élan d'amour. Le troisième degré s'exprime dans l'expression 'de toutes tes forces (*in omnibus uiribus*) ; car, à ce degré, autant que tu entreprennes, tu ne pourras que dire : *J'ai dit : maintenant, je commence* (Ps 76, 12 LXX).

D'abord le premier degré attire vers la contemplation et la douceur de l'humanité du Christ, comme à bon droit le Christ le dit à ses disciples : « C'est votre intérêt que je m'en aille » (Jn 16, 7). Au second degré, le cœur, certes, a déjà acquis quelque ardeur, mais les yeux (du cœur) sont encore empêchés de reconnaître le Christ qui parle à l'âme ; cependant, en chemin, il lui ouvre les Écritures (cf. Lc 24, 15-22). Le troisième degré exprime déjà la parfaite fidélité (*tota fiducia*) : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant ce n'est plus ainsi que nous le connaissons » (2 Co 5, 16). Ce que le premier degré ne peut dire d'aucune manière, le second le peut à peine. Ce qu'en effet les Apôtres ont éprouvé au contact de la présence du Seigneur, ils l'éprouvèrent dans une certaine perception pieuse de l'esprit visant la douce mémoire de l'humanité du Christ, de ses paroles et de ses actes, de sa passion, de sa résurrection et de son ascension ; ils les éprouvaient pour nous ces perceptions de bons interlocuteurs, le revêtant (le Seigneur) d'une tendre affection d'amour, lui à qui Pierre, comme homme amant du Dieu Homme, suggérait d'empêcher l'enchaînement annoncé d'avance de sa Passion : « Dieu t'en garde, Seigneur ; non, cela ne t'arrivera pas » (Mt 26, 22).

Cependant, le troisième degré se situe totalement en dehors de l'homme, au-dessus de l'homme ; il est totalement en Dieu ; il est Dieu à cause de Dieu ; il aime le juste à cause du juste, et le bien à cause du bien ; non pas parce qu'il y a du bien en nous, mais parce qu'Il est Bon en Lui-même. Ainsi affecté d'amour par Dieu, le Bon et le Juste, de telle sorte qu'il ne préfère n'être que bon et juste qu'en Dieu, Lui qui n'est autre chose que Bon et Juste. C'est là « l'amour fort comme la mort » (cf. Ct 8, 6). C'est la force d'en-haut revêtant les Apôtres (cf. Lc 24, 49).

Un seul esprit, en effet, réalisant l'unité de l'âme sainte avec Dieu, ne peut pas plus supporter que l'âme sainte ne s'écarte un tant soit peu de la justice, que la justice elle-même ne peut tolérer de cesser d'être la justice.

2- Entre ce degré (le troisième) qui se situe au sommet, et l'inférieur (le degré sensuel ou animal), se trouve le degré rationnel ; en vérité il régit et illumine l'inférieur, et lorsqu'il met la main, par un pieux désir, sur le degré supérieur, bientôt il cherche refuge en lui-même. Comme David, il se frappe fortement la poitrine (le cœur), parce que, dans le Christ¹, il a été assez présomptueux pour lâcher la main du Seigneur. En effet, « qu'une bête touche la

¹ *In Christum*, parole audacieuse de Guillaume qui affirme dans le *De natura et dignitate amoris* 24, que David, malgré la gravité de son double péché (l'adultère et l'homicide) n'a pas rompu le lien d'amour avec son Seigneur, pas plus que Pierre, malgré son reniement. Guillaume reprend cette théologie de la grâce invincible en *Orationes meditativae* à propos de Pierre (V, 10-11). Cette pensée se retrouve également chez S. Bernard en *De Div.* IV, 5 et en *Serm./Ct* 23, VI, 15, à partir du commentaire de 1 Jn V, 18. Dans sa XVII^{ème} Visions, Julienne de Norwich, reprend cette doctrine, en évoquant David, Pierre et Paul, Thomas, et Marie-Madeleine (voir « Une révélation de l'amour de Dieu », *Vie Monastique* n° 7, p. 123).

Montagne (du Sinaï), elle sera lapidée » (cf. Ex 19, 12-13 ; Hb 12, 20). Et lorsque la voix (*Vox*) se fit entendre au-dessus du firmament, elle fragilisait à l'extrême les têtes de bétail qui se tenaient là, sans pouvoir avancer : tous leurs efforts étaient rendus vains. La discipline de la raison ne mène à rien là où s'arrête l'expérience qui procède de l'amour, de l'intelligence (*intellectus*) et de l'élan affectueux du cœur (*affectus*).

Ce troisième degré est comme le firmament du ciel en qui Dieu habite, et où aucune raison inférieure ne trouve appui. Cependant, Dieu Lui-même crée pour soi des raisons qui ne procèdent jamais d'elles-mêmes, elles qui, de la face cachée de Dieu, retournent en quelque sorte vers leurs compagnons d'infériorité, Dieu s'attachant en Sa Lumière ceux de la clarté d'en-haut.

Mais, comme il est dit dans l'Apocalypse : « Il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure » (Ap 8, 1). Ainsi, réjouissant ses compagnons d'une certaine consolation momentanée, Dieu semble leur dire : « Courez de manière à remporter le prix ! » (1 Co 9, 24). Mais c'est seulement « le jour au jour » qui « éructe cette parole » (cf. Ps 44, 1 ; 18, 3). Cependant, il existe aussi des raisons non enveloppées des entrelacs des raisonneurs, raisons d'une vérité nue et sans mélange, pures et simples, ointes de l'huile de l'allégresse de Dieu, enduites du miel du ciel, dont leur propagateur de s'enfle pas de savoir, mais cherche à édifier par la charité. Aux pauvres d'esprit, elles sont très accessibles ; elles restent incompréhensibles aux gens de haute science, et pourtant si efficaces qu'il semble que leur doive être appliquée cette parole : « L'esprit scrute tout jusqu'aux profondeurs de Dieu » (1 Co 2, 10). Elles sont si solides en elles-mêmes et nullement dépendantes d'agents extérieurs qu'il convient de comprendre à leur endroit : « Les jugements de Dieu sont vrais ; ils sont tous justes » (Ps 18, 10). Mais ces trois degrés sont tous des 'amours', ou des degrés d'amour ; souvent ils y concourent en soi et y coopèrent ; par une certaine mutuelle et aimable libéralité, chacune abonde au profit des autres, donnant et recevant réciproquement ; car le degré supérieur est souvent réjoui par les délices du degré inférieur : il y trouve sa joie ; et l'inférieur est arrosé et comblé par la joie du degré supérieur. Alternativement, ils échangent dans un dialogue réciproque, et tous deux se réjouissent mutuellement.

3- Mais il nous plaît encore de contempler d'une manière plus pénétrante les richesses dont abondent les uns et les autres de ces degrés. Le premier² s'oppose aux tentations ; le second, aux hérésies ; le troisième chante : « Dans la paix en l'Être en personne (*in Idipsum*), je m'endors et je me relève » (Ps 4, 9). Dans le premier degré se trouve la remise des péchés et la purification des vices ; dans le second, la pratique des vertus ; dans le troisième, la perfection des vertus, l'adhésion au Souverain Bien et sa jouissance (sa fruition). Dans le premier se découvre l'usage des sacrements et leur utilité (*usus*) ; dans le second, l'utilité des mystères ; dans le troisième, la réalité spirituelle (*res*) des sacrements et des mystères. Le premier évoque, en Marie (Madeleine), l'humble pécheresse ; en Pierre, la ferveur du disciple ; en Jean, le priant et l'homme doux. Le second degré ferme l'œil sur les affaires séculières, veille sur les exercices spirituels, languit et défaille en son âme³ dans l'attente du salut de Dieu, percevant sans voir complètement pour voir alors totalement par l'amour⁴, en languissant de désir (cf. Ct 2, 5). Le troisième entend des paroles ineffables, perçues dans le

² Les trois degrés de l'amour sont considérés les uns après les autres dans un style très personnalisé. Pour le traduire, il nous a semblé nécessaire d'ajouter parfois un verbe pour rendre cohérent le texte et sa lisibilité. Il convient de comprendre qu'à travers ces 'degrés', c'est l'homme parvenu à cet état spirituel qui est désigné.

³ Voir note 2, page précédente.

⁴ Thème cher à Guillaume, qui est aussi le fruit de son expérience : c'est « par le sens de l'amour illuminé » que l'on connaît vraiment (voir *Lettre d'or*, §§ 292 et 294).

silence, c'est-à-dire la paix même de Dieu « qui dépasse toute intelligence (*sensus*) » (Ph 4, 7). L'homme parvenu à ce premier degré pâit ses 'brebis', c'est-à-dire les débiles affections de la sensualité, les conduisant au désert vers les réalités intérieures, à savoir la retraite vers les perceptions intérieures découvertes dans la contemplation ; considérant le buisson qui brûlait sans se consumer - c'est-à-dire le mystère de l'Incarnation du Seigneur -, et, voulant avancer plus avant pour comprendre, il entend le Seigneur lui dire : « N'approche pas d'ici, mais enlève tes sandales ; le lieu où tu te tiens, en effet, est une terre sainte » (Ex 3, 1-5). Parvenu au second degré, notre homme monte sur la Montagne et entend le Seigneur lui dire : « Mais toi, tiens-toi ici près de moi, et je te dirai les commandements, les lois et les ordonnances que tu enseigneras aux fils d'Israël » (Dt 5, 28). Et il vit un exemplaire du tabernacle éternel fait par Dieu et non pas par un homme, à savoir caché à l'humaine sagesse : « Et personne n'a connu son tombeau jusqu'à ce jour » (Dt 34, 6).

Au premier degré, l'homme écoute ce qui vient des hommes et qui lui est redit chaque jour : « Où est-il ton Dieu ? » Au second, il se souvient et « répand en lui son âme ». Au troisième, il passe du lieu « du tabernacle admirable jusqu'en la Maison de Dieu » (cf. Ps 41, 4-5). Le premier degré est au service de la foi, le second, de l'espérance, le troisième, de la charité ; et comme la foi en Dieu nous engendre, l'espérance nous nourrit, et la charité nous consume. Ainsi, le premier degré consacre en nous l'élan affectif de l'amour de l'homme envers Dieu. Le second fait sortir le vieil homme avec ses actions mauvaises, et introduit l'homme nouveau qui, « selon Dieu, est créé dans la justice et la sainteté de la vérité » (Ep 4, 22-24). Le troisième degré porte l'homme au stade le plus haut et le conforme à Dieu par la pureté de son esprit et la sainteté de sa vie. Qu'il s'agisse, en effet, des prophéties ou des langues, ou de la foi, ou de l'espérance, et de tous les autres dons charismatiques, ils cesseront tous ; mais la charité, elle, « ne passera jamais » (1 Co 13, 8). En attendant cependant, ce degré éminent, prenant par compensation pour ainsi dire la place des pédagogues, des tuteurs et des intendants, infuse quelquefois un élan d'amour divin, plus qu'humain, afin que de manière étonnante et inconnue, ceux qui sont parvenus à ce degré soient souvent émerveillés et ravis au-delà d'eux –mêmes ; à ce degré, le Seigneur conduit les siens, les nourrit, de telle sorte que cette prière du Seigneur s'accomplisse en eux : « Père, je veux que comme moi et toi nous sommes un, qu'ainsi eux aussi, ils soient un en nous » (Jn 17, 11.21).

4- Dans le Cantique des Cantiques, c'est selon ces trois degrés de l'amour que parlent chacun des personnages, et chacun selon son mode propre : que ce soit selon le mode des 'jeunes filles', selon le mode des 'compagnons', ou selon 'le mode de l'Époux et de l'épouse'. Au sujet de l'Époux, l'épouse dira donc : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche » (Ct 1, 1). Mais il y a le langage des anges, certes ; il y a aussi le langage des hommes. Ainsi, le langage des hommes se conforme à la manière de parler des hommes. Et c'est sous forme de paraboles que l'Esprit-Saint manifeste ses secrets aux hommes ; secrets qu'autrement les hommes, dans leur faiblesse, ne comprendraient pas. D'où la manière du Seigneur de parler en paraboles. C'est pour cette raison que Dieu Lui-même s'est fait homme pour tous, afin que ceux qui n'avaient pas connu Dieu par la réflexion de leur pensée puissent être enseignés peu à peu par Celui qu'ils connaîtraient comme homme, étant conduits par Lui à la connaissance et à l'intelligence du mystère (de Dieu) : ils élèveraient ainsi l'intelligence rationnelle de leur esprit. A cause de cela, non seulement Dieu parlait aux hommes en paraboles, mais tout son langage sur terre serait pour eux une éminente parabole, de sorte qu'ils contemplerait à travers les réalités visibles venant de Lui, le sens des réalités invisibles qui émanerait de Lui.

En effet, dans toute affection charnelle, rien n'est plus doux, rien n'est plus habituellement désirable que celle qui s'exprime dans l'union de l'époux et de l'épouse. Dans l'affection spirituelle, l'esprit va du créé à l'incréé. Là, en effet, de deux, il se fait une seule chair ; ici, par contre, de deux, il se fait un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17). D'où la similitude tirée des réalités charnelles vers les réalités spirituelles, des humaines aux divines. Cela l'Époux et l'épouse du Cantique le représentent, comme le Christ et l'Église, ou une quelconque sainte âme qui, dans une certaine mesure a déjà fait l'expérience des deux premiers degrés d'amour, qui aspire au troisième, et manifeste un vif désir de se répandre tout entière par delà elle-même dans l'amour et la douceur de l'Époux ; déjà elle désire l'étreinte de l'amour de l'Époux et la connaissance expérientielle de son Baiser : « Qu'Il me baise d'un baiser de sa Bouche ! » (Ct 1, 1). Le baiser est le signe de la paix. Et si, comme le dit l'Écriture, nos péchés sont une séparation entre Dieu et nous, lorsque, à cause d'eux, nous faisons satisfaction afin d'être réconciliés, nous recherchons par là comme un baiser de paix.

5- D'autre part, immédiatement après les trois degrés de l'amour, les baisers de l'amant (de celui qui aime) sont aussi au nombre de trois. Le premier est propitiation et réconciliation ; le second donne accès au mérite (il est « pro-méritoire ») ; le troisième conduit à la contemplation. Le premier baiser est le baiser des pieds ; le second, le baiser des mains ; le troisième, celui de la bouche. Lorsque, étant sale, couvert de la poussière de la pénitence, baisant, avec la pécheresse, les deux pieds du Seigneur, par ce premier baiser, le pénitent acquiert le pardon de ses péchés. Les deux pieds du Seigneur sont la miséricorde et le jugement par lesquels il parcourt le monde entier et marche sur les flots de la mer. Par eux, il circule continuellement et parcourt les pensées spirituelles, « bondit d'allégresse, tel un géant, pour parcourir sa voie » (Ps 18, 6). Cependant, si tels sont ceux dont Il (Dieu) dit à bon droit : « J'habiterai au milieu d'eux et je circulerais en eux » (Lv 26, 11-12 ; cf. Ez 37, 27 cité par 2 Co 6, 16), il baise ces pieds-là celui qui, s'ajustant à eux, chante au Seigneur Sa miséricorde et Son jugement. Ensuite, il s'élève vers les mains afin qu'il lui soit offert ce second baiser, tandis que l'âme fidèle, marchant déjà en nouveauté de vie, dans l'humilité et la pénitence, s'élève jusqu'aux mains dans le don de soi, rendant déjà grâce pour le don reçu des œuvres bonnes accomplies dans l'amour et avec efficacité, bonnes œuvres qui sont signifiées par les mains. En effet, ce n'est pas sa propre main, sous la clarté de ses propres biens que baise (l'âme repentante) ; le baiser de sa propre main, comme le dit Job, est une faute criminelle et le reniement du Dieu Très-Haut (Jb 31, 22.28). Mais elle baise la main du généreux Donateur de qui, elle attribue à la grâce tout ce qui est, dans une douce action de grâce signifiée par le baiser. Le troisième baiser est celui de la contemplation ou des « contemplateurs », par lequel l'épouse, égayée déjà par les deux premiers baisers, affermie dans la confiance, désire être marquée d'un signe et d'être unie maintenant à l'Époux par la connaissance et l'amour, et, dans une certaine mesure, d'être la confidente de ses secrets. Ce baiser est de sa bouche et très différent des baisers précédents : « Qu'il me baise, dit-elle, d'un baiser de sa bouche » (Ct 1, 2). Il convient de voir quel est donc ce baiser, quelle est cette bouche qui est sienne, quelles sont les lèvres de celui qui imprime le baiser, quelles sont les lèvres de celle qui le reçoit.

6- En Dieu ce n'est pas autre chose d'être et d'être sage⁵ ; et le Père n'a pas à recevoir le fait d'être de son Fils de peur qu'il ne semblât plus à la fois avoir et être, ce qui serait absurde. Donc, le Père possède à partir de Lui-même et son Être, et la saveur de sa Sagesse. Et si l'être, pour le Fils, lui vient du Père, il Est (lui aussi), et possède la Sagesse. Donc, le Fils tient de

⁵ *Sapere* : avoir du goût, de la saveur, et, par suite, « être sage » ; *sapor* : goût, saveur, raison, sens...

son Père et son être et sa sagesse, et ainsi les « subsistances » sont entières, ce que les grecs appellent les « hypostases ». L'un n'est pas soutenu par l'autre pour subsister, ou n'est ce qu'il est que par l'autre, et réciproquement ; mais ils sont – comme nous le disions – ou bien, selon les grecs, de pleines « hypostases » subsistantes par elles-mêmes, ou bien, selon les latins, des « personnes » qui, par elles-mêmes, se font entendre (*per se sonantes*), quoique la Trinité-Dieu soit une et parfaite. Cependant, que rien ne trouble, que nul brouillard ne cache le sens des noms de « substance » ou de « réalités subsistantes », ou de « personnes » - ce sont des noms issus de notre pauvreté -, renvoyant à l'essence de la divinité, et non un énoncé clairement formulé ; mais le témoignage rendu par une présentation verbale – toute défailante qu'elle soit -, de l'incompréhensibilité de la Trinité. En effet, le nom de « subsistances » s'efforce d'exprimer la propriété des personnes, et le nom de « substance », la simplicité et l'unité de sa suprême essence. Il se fait comme un mouvement circulaire (*conuersio*) du Père vers le Fils, et du Fils vers le Père. Mais l'amorce du mouvement se fait d'abord du Père vers le Fils, car le Fils se reçoit du Père – et non le Père du Fils ; cependant, ce n'est pas une antériorité temporelle mais de relation – pour ainsi dire -, comme du Père vers le Fils. Ce mouvement circulaire (*conuersio*), se fait cependant, dans le baiser et l'étreinte. Le baiser est la connaissance mutuelle de soi ; l'étreinte est la mutuelle dilection. D'où ce que dit le Fils dans l'Évangile : « Personne ne connaît le Père sinon le Fils, et personne ne connaît le Fils sinon le Père ». Donc, le baiser du Père et du Fils, et leur étreinte, c'est le Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre, amour du Père vers le Fils, et amour du Fils vers le Père, à propos duquel il est dit encore : « Et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Mt 11, 27). Cette volonté, assurément, est l'Esprit-Saint Lui-même, la volonté du Père et du Fils, qui nous révèle l'unité même du Père et du Fils, un avec le Père et le Fils, l'Étant-Dieu (*Deus existens*). Certes, ce qui lui est propre est de révéler le Fils du Père, comme le dit l'Évangile : « Non » - dit le Fils – « ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux » (Mt 16, 17).

Le devoir⁶ du Fils, c'est de glorifier le Père, comme il est dit : « Je glorifie mon Père qui est dans les cieux » (Jn 8, 48). La fonction de l'Esprit-Saint est de révéler l'un et l'autre, comme dit l'Apôtre : « Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ; et c'est à nous que Dieu l'a révélé par l'Esprit » (1 Co 2, 9-10). Donc, à celui qui aime Dieu, le Fils le révèle par l'Esprit. Dieu n'est pas dit être baisé par sa bouche, mais « par un baiser de sa bouche ». En effet, nous ne touchons pas la bouche, mais nous sommes touchés par le baiser. Nous sommes touchés par le baiser lorsque, par l'amour, la connaissance est versée en nous. Nous ne touchons pas la bouche, c'est-à-dire cet intellect mutuel entre les Personnes ; nous ne touchons pas la bouche parce qu'il est dit : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils » ; mais nous sommes touchés par le baiser, nous et celui à qui le Fils voudra bien le révéler (Mt 11, 27). Nous ne touchons pas la bouche, car nul œil n'a vu, nulle oreille n'a entendu... Nous sommes touchés par le baiser, car Dieu nous l'a révélé par l'Esprit-Saint ; en effet, par qui le révèle-t-il, sinon par l'Esprit-Saint ? C'est pourquoi, l'Esprit est lui-même le baiser. Lui-même nous touche lorsqu'il s'infuse en nous par une double grâce, à savoir par la connaissance et l'amour de la vérité. Et Celles-ci ne sont pas les lèvres mêmes de Dieu, mais la trace (*uestigium*) des lèvres de Dieu. Bien plus, s'il est permis de parler de lèvres (au pluriel)... ce qui, en effet, est double en nous, est simple en Dieu, pour qui c'est la même chose de connaître aussi bien que d'aimer. Cependant, cette trace qui est déposée⁷ dans le saint baiser par les deux lèvres de l'épouse, se rapporte naturellement à la volonté et à la raison, l'amour étant attribué à la volonté, la connaissance, à

⁶ *Debitum* : la dette, ce qui est dû, que nous traduisons ici par « devoir » filial...

⁷ Mot à mot : « imprimée » (*imprimitur*).

la raison. Cependant, elles sont deux : apparemment la connaissance et l'amour, car, comme nous le disions, en Dieu elles sont un ; elles sont exprimées par la belle singularité de la bouche, là où il est dit : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! » (Ct, 1, 2). Ce qui signifie :

- ou bien, ' Que le Fils me baise par ce baiser que donne sa bouche' – à savoir le Père -, et c'est pourquoi il est dit : 'de sa bouche', parce que le Verbe du Père, c'est son Fils ; et la Sagesse se dit elle-même, en Si 24, 5 : « Moi, dit-elle, je suis sortie de la bouche du Très-haut ».

- ou bien, « Qu'il me baise », Dieu le Père, par un baiser de sa bouche, c'est-à-dire de son Fils, de son Verbe (le Verbe, certes, sort de la bouche et c'est une manière figurative d'exprimer la parole), à savoir : 'Qu'il infuse en moi cette parole par laquelle le Père connaît le Fils, et le Fils connaît le Père'.

- ou bien, le Père lui-même 'Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !' c'est-à-dire, 'qu'il envoie en mon cœur l'Esprit de son Fils, afin que j'aime le Fils, comme Lui-même l'aime'... Mais pourquoi « Qu'il me baise ! » (*osculatur*), et non pas « Baise-moi ! » (*osculare*) ? L'épouse et l'Époux, en effet, par une sorte de respect mutuel ont l'habitude de se prévenir d'égards. De même Rébecca, à l'annonce de la venue du nouvel époux, par un réflexe de pudeur, se couvrit le visage d'un voile (cf. Gn 24, 65), non pas d'une manière impérieuse, mais d'une manière à exprimer le désir et le souhait : ' Plût à Dieu – dit-elle -, qu'un jour, de grâce, il me baise d'un baiser de sa bouche' !

7- Il est un autre baiser que « bien des fois et de bien des manières, jadis, Dieu parlant à nos Pères par les Prophètes » (Hb 1, 1) avait promis à son Eglise, et « en ces temps qui sont les derniers, Il nous a parlé par le Fils » (Hb 1, 2). En effet, ce qui est signifié par l'expression « Il nous a parlé par le Fils », c'est cela même qu'est le baiser. L'union du Verbe et de celui qui l'écoute, de la divinité et de l'humanité, c'est comme un baiser de charité. Cela, Isaïe le prévoyait en esprit : « Une pousse - dit-il – sortira de la souche de Jessé, et de ses racines croîtra un rejeton ; sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, Esprit qui le remplira de la crainte du Seigneur » (Is 11, 1-3). Ce sont là les sept dons ou les sept charismes de l'Esprit-Saint, qui, tout spécialement, se montrèrent avec éclat dans le Seigneur Jésus, comme, tout spécialement, reposa sur lui l'Esprit-Saint. Par la crainte, en effet, est signifié l'humilité ; par la piété, la miséricorde ; par la science, la connaissance des choses terrestres ; par la force, la patience ; par le conseil, l'utilité ; par l'intelligence, l'union à la divinité ; par la sagesse, la modération dans la puissance. Par les cinq dons antécédents, le Christ s'associe à l'homme en assumant la substance de l'homme ; par les deux derniers dons est signifiée l'unité de toujours de la personne du Christ à la divinité. En effet, comme bon médecin, il s'est humblement penché vers le malade, a examiné miséricordieusement la blessure ; il a été attentif à sa création : elle lui était familière ; patiemment il prit sur lui l'infection ; il apposa sur ce qui était malade les remèdes utiles ; demeurant indissolublement un avec le Père, il a singulièrement compris Dieu dans cette vérité même de l'homme, car « personne n'a connu le Père sinon le Fils ». Par cette Sagesse qu'il est lui-même, la Sagesse du Père qui « atteint avec force d'un bout du monde à l'autre, il disposa tout avec modération et bonté » (Sg 8, 1).

Donc cette union de nature est un certain baiser, celui de l'Époux et de l'épouse ; ce qu'exprime l'Eglise : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! » Il y a trois autres baisers par lesquels l'épouse et l'Époux s'unissent, à savoir : le baiser de nature, le baiser de la

doctrine, et le baiser de la grâce. A leur sujet, nous en avons déjà abondamment parlé, et nous laissons cela à la méditation des lecteurs.

8- « Car tes seins (*ubera*) sont meilleurs que le vin » (Ct 1, 2).

Il est écrit : « Le désir des pauvres tu l'exauces, Seigneur ; tu leurs prêtes une oreille attentive » (Ps 10, 17). Ainsi, comme toujours, le désir a l'habitude de précéder la confiance ; l'Époux répond, et l'épouse met sa confiance en celui qui la désire, faisant dépendre de lui la cause de sa confiance. Car - dit-il - « tes seins⁸ sont meilleurs que le vin ». Il me semble ici voir Esther dans son état d'agitation, accédant tremblante de peur au seuil de la Salle Royale, et pourtant osant tenir ses yeux levés vers la clarté du visage du Roi ; mais le Roi, tendant vers elle son sceptre de clémence, lui dit : « Que désires-tu, Esther ? Quelle est ta demande ? » (Est 5, 1-3). Ainsi en est-il de l'Époux envers l'épouse : 'Pourquoi, dit-il, t'alarmes-tu en tremblant pour demander ce que tu désires ? Tu as déjà reçu beaucoup de moi, ce qui doit te faire entrer d'autant plus en confiance, en osant demander davantage'. A partir de la perception des dons passés, l'attente des dons futurs peut être ferme. En effet, la contemplation que tu désires, déjà dans la vie active, tu as reçu la perfection du don qui est mien ; « Car tes seins sont meilleurs que le vin ».

Le raisin, une fois pressé, le tout de la presse est déversé. Ainsi de la sagesse du siècle, ou de la Loi au sens charnel : à la vérité, les seins de l'épouse surabondent d'autant plus qu'ils sont davantage pressés. Tes seins, par une grâce qui vient de moi, sont meilleurs que le vin, c'est-à-dire plus performant par l'amour et par la sagesse du siècle. Ceux-là (les vins pressés) enivrent ; ceux-ci (les seins de l'épouse) enivrent également ; mais, tes seins sont beaucoup plus féconds dans le bien que l'amour et la sagesse du siècle dans le mal. En effet, simples et gonflés de lait est la doctrine chrétienne et apostolique. Mais par le moût de l'Esprit-Saint duquel sont remplis et enivrés les Apôtres, ainsi en sont remplis les pauvres en esprit, les fils de la grâce, les fils du Nouveau Testament, afin qu'ils soient étreints d'amour de Dieu jusqu'à Le contempler, et de juger toutes choses comme du fumier pour gagner le Christ. Donc, les seins de l'épouse sont meilleurs que le vin. Mais ils sont deux, les seins de l'épouse : l'un de compassion, l'autre de félicitation. Du sein de la compassion surgit le lait de la consolation ; du sein de la félicitation jaillit le lait de l'exhortation ; et ces deux seins sont meilleurs que le vin : ils exhalent de meilleur parfum ; car il s'opère en eux l'efficace et le meilleur des onguents, c'est-à-dire celui de la suréminente charité. Les seins de l'épouse sont donc oints, c'est-à-dire adoucis par l'onction du toucher de l'Époux. La bonne odeur du bel exemple se répand comme la bonne odeur d'un parfum qui va jusqu'à se mêler à la bonne odeur du Christ par le sacrifice d'une pieuse intention que produit le saint désir.

9- « Tes onguents ont une très suave odeur » (Ct 1, 2). Il y a trois onguents : celui de la componction, au souvenir des péchés ; celui de la dévotion, au souvenir des bienfaits déjà accordés ; celui de la piété, au souvenir des miséreux. Le premier oint les pieds du Seigneur, le second la tête, le troisième le corps entier. Du premier, il est dit : « Marie oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de parfum » (Lc 7, 37.38 ; Jn

⁸ Au S/Ct 9, §4, S. Bernard a remarqué que « l'auteur (du texte inspiré) ne dit pas qui prononce ces paroles et nous laisse la liberté de choisir l'interlocuteur à qui elles conviennent le mieux. Pour moi, je vois bien des raisons de les attribuer, soit à l'épouse, soit à l'Époux, soit enfin aux compagnons de l'Époux »... Guillaume quant à lui, a retenu du colloque avec Bernard à Clairvaux vers 1124, l'attribution des « seins » à l'épouse, ce qui semble plus réaliste, parce que plus naturel.

12, 3). Du second il est dit : « Une femme entra, avec un vase d'albâtre contenant un parfum très pur et de grand prix ; elle le versa sur la tête de celui qui, couché, était près à prendre son repas » (Mc 14, 3). Du troisième, entendons cela : « Marie de Magdala, Marie de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates pour aller embaumer le corps de Jésus » (Mc 16, 1).

Remarque l'ordre qui progresse des choses supérieures aux inférieures, comme nous l'avions vu plus haut à propos du degré et du baiser d'amour. Dès lors, Marie de Magdala qui était une pécheresse, oignit les pieds de Jésus. Ce n'est pas d'une qualité médiocre qu'est cet onguent dont il est écrit : « Et la maison fut remplis de l'odeur de l'onguent ». Non moins étonnant : ce cette manière de faire, l'odeur de l'onguent fut ressentie jusqu'aux cieux – sur l'attestation de la Vérité – puisqu'il y a « une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence » (Lc 15, 10). A la vérité, cet onguent pourra, autant que l'on voudra, apparaître comme très précieux, pourtant, comparé à ce que l'on appelle 'l'onguent de la dévotion' qui se réalise en se souvenant des bienfaits octroyés, et par lequel on oint la tête du Seigneur, il est estimé nul et sans valeur. Ainsi donc, de celui-là il est dit : « D'un cœur contrit et humilié, Dieu n'a pas de mépris » (Ps 50, 19) ; et de celui-ci : « Le sacrifice de louange m'honorera » (Ps 49, 23). C'est à partir de cet onguent de dévotion que 'tu oins la tête', lorsque au moyen de ses dons, tu rends grâce à Dieu. Puisque la tête du Christ, c'est Dieu. Ainsi donc, la Dêité est touchée dans le Christ toutes les fois que, à sa louange, nous nous souvenons de ses bienfaits à notre égard ; de même, ce n'est pas tant la Dêité que l'humanité du Seigneur qu'il est nécessaire de méditer quand nous faisons mémoire non de ses dons mais de notre péché. En effet, dans l'assomption de la chair nous sont connus les deux pieds du Seigneur pour que nous les accueillons, à savoir la miséricorde et le jugement, afin que le pécheur qui n'avait pas accès à la tête – c'est-à-dire à la Dêité – puisse accéder aux pieds, c'est-à-dire à l'humanité. En effet, si ce n'était pas ce pied – que nous appelons la miséricorde – qui se rapportait à l'homme assumé, l'Apôtre Paul ⁹ n'aurait pas dit à ce propos : « En suite de quoi, il (le Christ) devait se rendre semblable en tout à ses frères, afin de devenir miséricordieux » (Hb 2, 17). Et si ce n'est pas un équitable jugement qui se rapporte à l'homme, l'Homme-Dieu n'aurait pas dit de Lui-même : « Dieu Lui a donné le pouvoir d'exercer le jugement parce qu'il est Fils de l'homme » (Jn 5, 27). C'est pourquoi, selon le Prophète, à ses pieds d'homme souffrant et connaissant la faiblesse (cf. Is 53, 3), maintenant le pécheur ne doute plus d'avoir accès ; il parle avec confiance : « Maintenant, avec confiance nous accédons au trône de sa gloire. En effet, nous n'avons pas un Grand Prêtre qui ne sache compatir à nos souffrances (Hb 4, 15-16). Donc, la pécheresse, en accédant aux pieds (pour y déverser l'onguent précieux), accède à la tête qui devait être ointe.

10- Cependant, l'onguent de la tête est estimé tellement plus précieux que cet autre qui est appliqué aux pieds, que les aromates dont cet onguent est fait apportent la certitude que par rapport aux autres aromates qui constituent un onguent, ceux-ci sont les plus précieux. Assurément nous trouvons facilement et sans labour ces aromates (pour ce qui est de notre région), puisque nous sommes tous pécheurs. Néanmoins, ceux-là¹⁰ nous les acquérons difficilement ; en effet, ils viennent de très loin, vu qu'ils sont transportés du Paradis de Dieu, « car tout don excellent, tout don parfait vient d'en-haut, et descend du Père des lumières » (Jc 1, 17). Dès lors, quelle sorte d'onguent plus excellent que celui dont l'effusion semble avoir provoqué le murmure des Apôtres lorsqu'ils dirent : « Pourquoi ce gaspillage ? En effet, on aurait pu tirer de la vente de cet onguent un grand profit que l'on aurait pu donner aux pauvres » (Mt 26, 9). Mais maintenant encore, lorsque quelqu'un semble vaquer à Dieu,

⁹ En fait, l'auteur de la Lettre aux Hébreux.

¹⁰ ...qui constituent l'onguent versé sur la tête.

persistant de toutes manières et continuellement dans le saint repos, dans l'action de grâce et la délectation de la divine contemplation, on l'estime, à bon droit, oindre la tête du Christ¹¹. Ils ne manquent pas ceux qui annoncent cette perte (*perditio*), et par un légitime murmure, déplorent, à ce qu'ils voient, que celui qui pourrait se mettre au service de beaucoup se repose pour lui-même. Non qu'ils s'opposent à ce qui a trait à la sainteté, mais ils redoublent d'attention prévoyante en vue d'une charité active. Du reste, cette Charité qui est Dieu même, épargne habituellement cette sorte d'âme qu'Il voit des délecter dans l'attachement aux choses spirituelles¹². A fortiori, si quelqu'un recommandait comme valable le comportement d'une telle âme qui, jusqu'ici, par sa pusillanimité et son manque de vigueur d'esprit, tenait plus de la femme (que de l'homme), il serait jugé comme n'étant pas encore en progrès vers la maturité de l'homme parfait. Mais à la vérité, Celui-là même qui 'regarde le cœur' (Cf. 1 Sm 16, 7) distingue mieux que les hommes qui tantôt voient les choses en face, tantôt des choses selon l'apparence. Il est clair que lorsqu'ils observent et s'applique le moins possible à jouir d'un repos contemplatif, ce n'est pas par complaisance dévote ; ce n'est pas non plus être occupé de manière fructueuse ; ce n'est pas être humblement placé au-dessous (en subalternes), ni utilement présider ; ce n'est pas cela être régi sans querelle et régir sans faute ; ni obéir spontanément, et commander avec discrétion ; ni être bon enfin parmi les bons, ni être bon parmi les mauvais ; bien plus, ce n'est pas même être paisible parmi les fils de la paix, et parmi ceux qui haïssent la paix, se révéler pacifique¹³. Donc, Jésus, connaissant ceux qui vraiment ne sont pas appropriés pour être impliqués dans les soins pastoraux et les charges ecclésiastiques, pour de tels hommes à l'âme délicate, il (Jésus) perçoit que pour eux, jusqu'à maintenant, il ne suffit pas par la tendresse de traiter des affaires, ayant, quant à eux, une manière opposée de sentir ; de ce fait, leur 'repos' demeure infructueux, faisant preuve de bon zèle, certes, mais non pas selon la science : ce qui les rend suspects ; c'est à eux que Jésus lui-même répond avec douceur : « Pourquoi, peinez-vous cette femme ? » (Mt 26, 8). En effet, bien que ce qui devait être révélé soit meilleur que ce vers quoi vous tentiez de l'entraîner, « c'est une bonne action en tout cas qu'elle a faite à mon égard » (v. 10). Laissez-la, pour le moment, opérer le bien qu'elle peut accomplir, aussi longtemps qu'elle ne peut encore faire mieux. 'En effet, moi' (semble dire Jésus), 'j'ai connu ce qu'est cette femme jusqu'à maintenant. Mais lorsque, par le changement opéré par la droite du Très-haut, sera rendu à cette femme une vigueur virile (que cela soit ; quand cela sera ; si cela se fait : ce n'est pas moi qui pourra le cacher) – car elle me pousse en avant par son appel ; elle me tient aussi par son service -, alors, l'iniquité d'un 'homme' sera meilleure que le bien que pourrait accomplir une 'femme' (cf. Si 42, 16)¹⁴. Vraiment (semble poursuivre Jésus), c'est cela que j'espère de meilleur ; cependant, ce moindre bien¹⁵, je l'écarte, et je ne compte pas la perte de l'onguent et de son effusion par laquelle la dévotion de la femme est signifiée, et ma sépulture marquée par avance. Dans cette intention, elle s'approche, et ce parfum qu'elle tenait discrètement caché, elle le diffuse tout à l'entour'. « Partout, dans le monde, aussi loin que possible, où

¹¹ Il semble bien que Guillaume (ou Bernard) fasse ici allusion à la tension permanente existant dans un monastère cistercien contemplatif, entre les moines de tendance « contemplative » et les moines plus axés sur le travail manuel ou intellectuel et l'activité en général.

¹² Voir note précédente.

¹³ Cf. S. Bernard, *Sur la Conversion, ad Clericos*, § 31

¹⁴ La pécheresse étant devenue, par conversion, plus vigoureuse qu'un homme, même dans sa condition ancienne de femme pécheresse, elle sera plus vaillante que l'homme inique. Marie-Madeleine a, en quelque sorte fait mentir la sentence de Ben Sirac entendue au sens littéral. Le sens allégorique, ici précisé, lève le paradoxe inacceptable de la sentence. On reconnaîtra là également, l'opposition classique et patristique entre *anima* et *animus* ; l'*anima* féminine exprimant l'inclination aux passions, l'*animus* masculin évoquant la maîtrise de la raison sur les passions.

¹⁵ C'est-à-dire la récupération d'argent pour les pauvres par la vente de l'onguent.

sera annoncée cette Bonne Nouvelle, on racontera en mémoire d'elle ce qu'elle vient de faire » (cf. Mt 26, 18).

11- Maintenant, venons-en au **troisième onguent**. La sagesse nous invite à considérer que, par l'un ou l'autre degré de comparaison entre les deux premiers onguents, celui qui suit l'emporte sans aucune ambiguïté ; il est reconnu meilleur, et, de loin, le plus excellent.

Cependant, il semble étonnant que puisse se trouver en troisième position celui qui, par équité, devrait être placé devant les deux autres, alors que, tout à côté, l'épouse est glorifiée pour ses seins qui exhalent le parfum des meilleurs onguents. Du reste, il n'y a pas d'excellents qui n'aient vaincu des meilleurs ; de même que, il est vrai, ne peuvent être dits meilleurs ceux qui ne dépassent pas les bons. Néanmoins, ce second onguent¹⁶ est d'une telle éminence qu'il oint la tête ; il trouve sa raison d'être dans le fait qu'à peine de quelconques richesses puissent lui être, je ne dis pas préférées, mais du moins, qu'elles lui puissent être comparées. Peut-être, qu'en recherchant dans l'Évangile, nous trouverons indiqué d'avance la figure de ce troisième onguent. « Marie de Magdala, est-il dit, Marie de Jacques et Salomé, achetèrent des aromates pour venir oindre Jésus » (Mc 16, 1). Ne vois-tu pas, dès l'abord du chapitre proposé (Mc 16), combien doit être estimé encore une fois cet onguent matériel pour que non seulement une femme mais une seconde ne purent suffire à l'acquisition d'aromates ? L'une apporte le premier onguent, une autre le second ; cependant il en faut trois pour aller ensemble acquérir ce dernier onguent, afin qu'en même temps, assurément, elles achètent ce qu'elles ne pouvaient chacune par soi-même réaliser, et ainsi elles vinrent oindre Jésus. Non seulement les pieds, non seulement la tête, mais « pour venir », est-il dit, « oindre Jésus », c'est-à-dire **le corps tout entier**. Mais sois attentif : de même que le Christ n'a pas voulu tolérer la perte de cet onguent, alors qu'on ne retrouvait plus son corps, elles le rapportèrent au complet, et il leur fut ordonné de mettre sous les yeux du vivant ce qu'elles avaient préparé pour un mort. Ce qu'elles firent lorsque, dès l'annonce joyeuse de la résurrection, elles prirent soin d'adoucir les cœurs attristés des disciples, eux qui, sans aucun doute sont les membres du Christ et ses membres vivants. En tout cas, ces membres, le Christ les aimerait, même si ce n'était plus en son corps crucifié, ce corps qu'il ne livrerait plus pour eux pour être crucifié.

C'est pourquoi, il est clair que seul cet ultime onguent l'emportait tellement sur les deux précédents, qu'au Christ, son propre corps lui fut montré, c'est-à-dire son Église, qui, à partir d'eux (ses membres), sera ointe, pour la rédemption de laquelle il voulut être livré, et qu'il fût reconnu par elle comme étant le Bien-aimé. Donc, les seins de l'épouse répandent leur parfum - non seulement de bons et de meilleurs parfums – mais encore de très excellents parfums. Ses deux seins de la compassion et de la congratulation, venant de sa piété et de sa considération des miséreux, abondent du lait de la consolation et de l'exhortation. Elle est donc d'abord guérie par l'onguent ; ensuite elle se trouve purifiée ; en troisième lieu, elle est sanctifiée. Ses seins possèdent donc le parfum du plus excellent onguent.

¹⁶ Celui qui est versé sur la tête (voir *supra* § 9).

12- Une autre manière d'interpréter encore les paroles de l'épouse¹⁷, serait qu'elle annonce ouvertement : 'ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est prétentieux de requérir le baiser de la contemplation ; mais, ma conscience me donne pourtant l'assurance que c'est une bonne action, parce que « mes seins » sont « miens » puisqu'ils me furent donnés par Toi, pour moi ; et ils sont « tiens », car remplis par Toi, et pour Toi à Ton service. « Ils sont meilleurs que le vin » (Ct 1, 2).

Autre manière de comprendre ce texte : qu'il s'agisse de la voix des 'compagnons' de l'Epoux, c'est-à-dire des Anges, exhortant l'épouse avide de contemplation au labeur de l'action¹⁸, à partir de la considération du progrès effectué en matière de purification sensorielle¹⁹. Les 'compagnons' de l'Epoux disent donc à l'épouse : 'Tu ne seras certes pas privée de baiser lorsque tu parviendras²⁰ ; mais, tu vois le fruit de ton travail (d'ascèse) ; ne perds pas confiance tant que tu ralentis (ta marche), car voici « tes seins », c'est-à-dire la plus tendre doctrine. Ils « sont meilleurs que le vin et le parfum de leur onguent est excellent » (Ct 1, 2)'.

Nous voyons-là trois éléments dans les seins de l'épouse : le toucher, l'odorat, et le goût ; le toucher, dans la douceur de l'onction ; l'odorat, dans le parfum de l'onguent ; le goût, dans le vin. Le toucher, donné à ceux qui sont présents, dans la parole²¹ ; l'odorat, donné à ceux qui sont absents, à titre de modèle à imiter ; le goût pour l'Epoux, par lequel est signifié la droite intention²² de l'esprit.

13- Pour les deux termes qui suivent²³, c'est à trois significations possibles qu'ils doivent être rattachés : « C'est une huile qui s'épanche que Ton nom » (Ct 1, 3).

Si ces paroles sont de l'Epoux, il faut comprendre qu'ici l'Epoux a témoigné sa sympathie envers le désir de l'épouse en lui manifestant sa grâce, après lui avoir rendu confiance et lui avoir donné un baiser. Le baiser étant accueilli par l'épouse ainsi que l'huile avec le baiser – c'est-à-dire par une inspiration intérieure qui lui donne, dans une certaine mesure, la perception de la connaissance de l'Epoux, et avec la connaissance de l'amour²⁴, la joie, l'épouse s'exclame : « Ton nom est une huile qui s'épanche, c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment » (Ct 1, 3). Comme dit l'Apôtre, « si nous avons été emportés hors de nous, c'était pour Dieu, et si nous pratiquons la modération, c'est pour vous » (2 Co 5, 13). « Ton nom est une huile qui s'épanche » : ces paroles excèdent l'esprit « pour Dieu ». « C'est pourquoi les jeunes filles T'aiment » : ce sont là des paroles très proches de la modération. Après avoir passé la mesure de l'emportement de l'esprit pour Dieu, à partir d'une abondance d'huile venant de Dieu et recueillie par l'épouse, celle-ci se fait pleine de modération envers

¹⁷ Le brusque changement de personne, de la première personne à la seconde, de la seconde à la troisième, sont typiques des chants d'amour égyptiens : la bien-aimée porte en elle son Bien-aimé, et le fait parler, sans qu'il soit effectivement là.

¹⁸ L'action, opposée ici à la contemplation, signifie dans la littérature spirituelle, depuis Evagre et Cassien, l'ascèse, la *praktikè*, préalable nécessaire sur le chemin de la contemplation. Cette invitation à « l'action pénitentielle », est éclairée en fin ce § 12 par l'énoncé des trois constituants des seins de l'épouse, le toucher, l'odorat et le goût : il s'agit donc d'une « action » purificatrice des sens.

¹⁹ *Subditis* semble se rapporter à « ce qui est rapporté ci-dessous », et concernant les sens.

²⁰ Il y a peut-être là une intention de rapprochement avec le dernier mot de la Règle bénédictine : *pervenies* (sans complément, comme ici).

²¹ *In verbo* : faut-il comprendre *in Verbo*, dans le Verbe, c'est-à-dire le Christ ?

²² *Bona mentis intentio* : mot à mot, « la bonne intention de l'esprit ».

²³ L'huile répandue et le nom (Cf. Ct 1, 3).

²⁴ Cf. Guillaume de S. Thierry, « L'amour lui-même est connaissance », *Miroir de la foi*, § 97.

les jeunes filles. En effet, la charité de l'Époux oint l'épouse ; car au nom de l'Époux - c'est-à-dire à la connaissance de l'Époux de qui nous recevons tous de sa plénitude²⁵-, il s'est produit une telle effusion de charité que l'épouse en est remplie pour s'exclamer d'elle-même : « Ton nom est une huile qui s'épanche ». Et, au sujet de sa plénitude qui rejaillit sur les jeunes filles, elle dira : « C'est pourquoi les jeunes filles T'aiment ». Donc, l'effusion indique une abondance. Cette effusion s'effectue certes dans la foi et l'espérance, mais c'est seulement dans la charité qu'elle atteint sa plénitude.

Autre interprétation, selon une seconde signification parmi celles mentionnées plus haut : « J'ai dit - c'est l'épouse qui parle à l'Époux -, « Tes seins sont meilleurs que le vin », c'est-à-dire qu'ils sont Tiens puisque par Toi remplis, et mis à Ton service²⁶. Mais, « c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », parce que « Ton nom est une huile qui s'épanche ». Et, en moi, « la grâce de Dieu n'a pas été stérile » (1 Co 15, 10) : « c'est pourquoi, les jeunes filles T'aiment ».

Selon le sens anagogique²⁷, l'huile et le nom, c'est-à-dire la connaissance et l'amour de Dieu, avant qu'ils ne soient déversés et surabondent parmi toutes les nations païennes²⁸, étaient infusés mais non communiqués par effusion, car « Dieu est seulement connu en Juda » (cf. Ps 75, 1) : alors l'effusion sera vraiment réalisée à partir de l'infusion faite aux jeunes filles, à l'Église des Gentils, non plus aux adolescentes mais à l'épouse, parce qu'elles auront aimé. En effet, celle qui par la foi est d'abord adolescente ou servante, devient progressivement épouse lorsqu'elle commence à aimer. Ainsi donc, « Ton nom est une huile qui s'épanche ; c'est pourquoi les jeunes filles T'aiment » (Ct 1, 3).

14- Selon le sens moral, concernant l'effusion d'huile²⁹, puisque l'infusion se fit pour nous par grâce, il convient maintenant de prendre garde à ce que l'effusion ne se fasse en désordre. En effet, quelqu'un fait pénétrer en nous ce qui est nôtre (fort bien !) ; mais une autre personne, ce qui est du prochain. Est nôtre ce sans quoi nous ne pouvons pas être sauvés ; les autres choses sont du domaine du prochain. Ce qui est nôtre, si nous le déversons au dehors, nous sommes des sots et des gens vides (sans intériorité). Si nous retenons ce qui nous est étranger, nous commettons une fraude. Ce qui est nôtre, c'est la foi, l'espérance et la charité. La foi fait le serviteur (l'esclave) ; l'espérance, les mercenaires ; la charité, les fils. La foi fait la servante ou la compagne de service ; l'espérance, la concubine ; la charité, l'épouse. La foi dit : 'Il en est ainsi' ; l'espérance : 'Tu posséderas' ; la charité : 'Rends gloire à Dieu'. La foi est la science des mauvais et des bons ; l'espérance concerne ceux qui prennent des garanties sur la confiance ou ceux qui l'acquièrent ; la charité, par la grâce de l'une et de l'autre, rend grâces, sans crainte de peur, au sujet des deux. Ces dons-là puisqu'ils sont nôtres ne doivent

²⁵ Cf. Ep 3, 19 ; Col 2, 10.

²⁶ Voir *supra* § 12. Les seins sont à la fois ceux de l'épouse et de l'Époux, puisque l'épouse les tient de l'Époux et qu'elle Lui en fait le don dans le service. Ainsi, l'amphibologie se comprend.

²⁷ L'*anagogè* vise les fins dernières, où nous allons. C'est une montée eschatologique vers notre bienheureuse éternité, préparée ici-bas dans la foi et l'espérance, ainsi que par une charité en actes.

²⁸ *Gentiles* : les Gentils, ou Païens.

²⁹ Au paragraphe précédent (§ 13 D), il a été question du sens anagogique (*anagogè* = montée vers les fins dernières), à propos du « Nom qui est comme une huile qui s'épanche ». Maintenant, il y a reprise du sens moral, qui a prévalence sur le sens mystique pour Bernard comme pour Guillaume, le sens moral considérant les rapports entre l'âme humaine et le Verbe déterminant le comportement dans la conduite de la vie. Guillaume s'en explique en *Vita Prima* I, XII, §59 où il relate la rencontre à Clairvaux des « Deux Abbés malades » (cf. Paul Verdeyen, Guillaume de s. Thierry, Premier auteur mystique des Anciens Pays Bas, Brepols, 2003, p.23).

pas être répandus mal à propos au dehors, c'est-à-dire être dépensés en pure perte envers d'autres, mais il convient de les mettre en acte afin que s'opère en nous ce qui nous est propre, afin que nous soyons guéris, prompts au service, et sauvés. Nous sommes guéris par la maîtrise de notre corps³⁰ ; nous restons en état de veille dans le service par la *lectio* et la méditation ; nous sommes sauvés par l'oraison. Par l'effort de maîtrise sur le corps, nous sommes en garde contre la paresse indolente ; par la *lectio*, nous dressons des pièges à l'agitation fébrile ou à l'oisiveté ; par l'oraison, nous nous maintenons dans une grande tranquillité d'âme. Ainsi, nous péchons si nous jetons à bas ce qui est nôtre - comme il est dit -, c'est-à-dire, si nous négligeons la discipline du corps par paresse, la *lectio/meditatio*, pour céder à l'agitation activiste ou au désœuvrement ; l'oraison, par suite d'une trop grande insouciance. Là n'est pas la vérité de ce qui est nôtre, mais d'autres choses quelles qu'elles soient par lesquelles nous ne pouvons pas être sauvés, comme une parole de sagesse, une parole de science, une grâce de soins attentifs, et autres choses qui peuvent être possédées en dehors de la charité en laquelle, seule, nous pouvons être sauvés. Si nous retenons ces choses-là assidûment dans le cours du temps, comme il est dit, nous fraudons. En effet, quand la réalité exige que nous soyons déversés au dehors, prenons garde à ne pas être retenus soit par la tiédeur, soit par l'agitation, soit par l'envie : avec tiédeur devant des auditeurs défiants ; avec agitation pour être inconsidérément craintif ; avec envie par défaut d'amour envers le frère. La défaillance doit donc être stoppée au passage, d'abord celle de la foi, ensuite celle du manque d'espérance, et en troisième lieu, la carence de charité. En vérité, lorsque nous sommes répandus hors de nous-mêmes, prenons garde à ne pas nous déverser imprudemment, ni par crainte peureuse, ni par ambition. Imprudemment, de peur de jeter aux chiens ce qui est saint, craintivement et par peur, afin que la Règle de la foi n'abandonne pas celui qui parle ; ambitieusement, de peur d'en venir à s'approprier ce qui est à Lui, Jésus Christ. Prenons garde encore dans notre recherche de ce qui est à Jésus Christ de ne pas le faire de manière intempestive, avec excès, avant l'acquisition d'une maturité d'âme et de corps ; ni avec présomption, sans en avoir reçu la charge (*officium*) ; ni infructueusement, sans l'apport de la grâce. Si en tout cela il y a une bonne effusion, là sera opérante l'infusion de cette huile qui réalise ces trois vertus ci-après nommées : l'huile en effet nourrit ; elle éclaire, et elle oint. La charité se nourrit aussi elle-même, elle apporte la lumière au prochain, et elle oint Dieu.

15- « Entraîne-moi derrière Toi. Courons ! » (Ct 1, 4).

L'épouse condescend à rejoindre les jeunes filles depuis les hauteurs où elle avait été emportée hors de son esprit ; après l'effusion d'huile qui lui fut attribuée, elle déverse celle-ci en infusion sur les jeunes filles alors qu'elle se donnait de la peine pour elles, se souvenant du baiser, de l'huile et de l'Époux, soupirant vers Celui de qui elle s'appropriait cette invitation à prendre soin du prochain : « Entraîne-moi derrière Toi », dit-elle . En effet, lorsqu'elle fut emportée hors d'elle-même, ce fut pour Dieu ; lorsqu'elle revient à plus de sobriété, ce fut pour le prochain (cf. 2 Co 5, 13). Quand elle fut emportée hors d'elle-même par delà son esprit, il lui fut montré combien elle était aimée de Dieu ; lorsqu'elle revint à plus de sobriété, elle montra par le soin apporté au prochain combien elle aimait Dieu. L'amour de la vérité la tire vers le haut ; la vérité de la charité la tire vers le bas. Mais quoiqu'ici cette nécessité la retarde, cependant, par une exigence de son esprit, elle ne peut renoncer à cette suavité. C'est pourquoi elle s'exclame : « Entraîne-moi derrière Toi », Ô mon Époux Bien-aimé³¹.

³⁰ *Per laborem corporis.*

³¹ *Sponse* : ô mon Époux !, mon Bien-aimé (Hébreu = *Dodi*).

Assurément quatre choses nous séparent de Dieu : la chair adonnée aux sortilèges magiques, le ‘diable-aux-mensonges’, les préoccupations du monde, les liens étroits d’affection envers un proche. Renonçant à tout ce qui l’éloigne de Dieu, l’épouse choisit et supplie d’être entraînée vers Dieu. En effet, autre chose est d’être attiré volontiers, autre chose d’être attiré par contrainte, comme d’être jeté en prison de force ; ou volontiers, comme celui qui est abattu ou aveugle. L’épouse veut être ‘entraînée’, tirée ; elle prie pour cela. Et le fait de vouloir être entraînée derrière l’Epoux vient de la reconnaissance de sa cécité ou de sa faiblesse, ou des deux à la fois. Celle-ci subissait douloureusement la lassitude du monde et celle du diable ; cependant, la fine pointe de son esprit était troublée par le soin à apporter au prochain. Contre tous ces mouvements passionnels³², elle désire être tirée hors de ces troubles pour être entraînée vers Dieu, par Lui, par sa puissance de Dieu. En effet, celui qui est ‘entraîné’ l’est par une puissance (*uirtus*), car Lui-même est, selon l’Apôtre, Celui qui, par son Esprit, « nous transforme de clarté en clarté » (cf. 2 Co 3, 18). Certes, dans une âme élue, l’une et l’autre réalise l’attirance : d’abord, la contrainte (« J’enclos ton chemin de ronces » - Os 2, 8) ; ensuite, le consentement volontaire, comme ici : « Entraîne-moi derrière Toi ».

Autre interprétation : afin qu’elles aiment non pas moi, mais Toi, les jeunes filles, sous mon action, T’aiment effectivement et ne me font plus défaut ; aussi, « Entraîne-moi derrière Toi », c’est-à-dire, délivre-moi de mon corps. Mais les jeunes filles se récrient, après Toi : « A l’odeur de Tes parfums, nous courrons » (Ct 1, 3-4), à savoir : ‘Nous viendrons et nous serons avec Toi !’

16- Ou bien encore, « Entraîne-moi » signifie ‘rends-moi spirituel pour marcher derrière Toi’, c’est-à-dire ‘à ton imitation’, car « Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple à imiter pour que vous suiviez ses traces » (1 Pi 2, 21). Lorsqu’en effet l’Epoux s’avance vers la chambre virginale, « Il bondit d’allégresse, tel un géant pour parcourir sa voie » (Ps 18, 6), aplanissant et mettant en ordre pour nous comme une sorte de chemin de vie par lequel, derrière Lui, en suivant sur ses traces son exemple, il nous dirigerait et nous attirerait par son amour. D’où ce qu’il dit dans l’Evangile à Pierre et à André : « Venez à ma suite » (Mt 4, 19). Si en effet, nous réfléchissons à sa conception ou à sa nativité, la conception spirituelle, pour nous, est l’intention droite d’un pieux vouloir. Cette conception spirituelle se fait en effet dans l’âme virginale parce qu’elle ne veut plaire qu’à Dieu seul. A la vérité, la naissance du Seigneur est le commencement d’une bonne œuvre en nous, et le reste. En effet, la circoncision qu’il n’est pas permis de réaliser par les mains des Maîtres, est par delà les œuvres des disciples totale discrétion. En cette circoncision, Jésus reçoit un nom parce que, œuvre d’un sujet, le nom du salut³³ et de la puissance divine est sorti de la discrétion du Maître. Désormais, l’Epiphanie du Seigneur est œuvre du bon vouloir de Dieu, non la manifestation d’une œuvre indépendante. Vraiment, à l’Epiphanie, la Vierge Mère a toujours été rencontrée par les Mages, comme par les Bergers, car la pudeur accompagne toujours la véritable puissance, aussi bien chez les savants que chez les non sages rendus tels par leurs jous³⁴. En vérité, la purification de quarante jours est, jusqu’à la fin, un exercice d’application aux œuvres bonnes. La mise en question de l’Enfant au Temple, est une représentation³⁵ anticipée, à la fin de sa vie, de l’œuvre de qui fut parfait. Mais cette mise en question au Temple se fit par deux sortes de personnes : des persécuteurs et des simulateurs ; en dehors des parents qui demeuraient là, réalisateurs de la bonne œuvre, ceux-là (les

³² Les quatre ‘choses’ énoncées plus haut qui éloignent de Dieu.

³³ Jésus = « le Seigneur sauve ».

³⁴ S’agit-il du joug de la Loi juive ou de celui des idoles et de la servitude ? Peut-être tout cela ensemble.

³⁵ Au sens de « re-présence » anticipée.

persécuteurs et simulateurs) l'introduisirent (Jésus) dans le Temple de Dieu. Siméon âgé, figure l'Ancien des jours, le Dieu tout-puissant : l'Enfant reçu dans ses bras est un poids dans la Main de Dieu, qui évalue l'Œuvre et sa Valeur. En effet, la conception se devait d'être pure, la nativité volontaire, la circoncision discrète, l'Épiphanie pudique, la purification continue, l'offrande sainte. Donc, celui qui imite fidèlement le Seigneur en ces événements et dans leur contenu, court après Lui avec force et sûreté.

17- Ou encore (autre interprétation) : « Entraîne-moi derrière toi ! », c'est-à-dire : 'pour l'amour de Toi seul. Détourne mes yeux, de peur qu'ils ne s'abouchent avec la vanité. Je ne veux pas être entraînée seule, car moi et les jeunes filles nous courons à l'odeur de Tes parfums'.

Il y a trois choses qui font courir : la crainte assurément, le désir, et l'amour ; la crainte, en fuyant ; le désir, en convoitant (*appetendo*) ; l'amour, en aimant le prochain. Quatre obstacles empêchent cette course de se réaliser : la froideur indifférente (*frigus*) ; la 'surchauffe' (*calor*) ; la difficulté du chemin ; le trop grand nombre de coureurs. Ces quatre obstacles peuvent encore être désignés par un autre nom : la méfiance, la concupiscence, la rudesse de l'impatience, un excès de confiance ; ou encore : la torpeur de la défiance, les désirs charnels, l'âpreté de la vie régulière (*observationum asperitas*), la fougue des 'progressants' ou des parfaits. Contre la torpeur, il est nécessaire d'user d'un onguent de composition laxative, constitué du souvenir des miracles et des témoignages du Christ ; contre la 'surchauffe', d'user d'un onguent rafraîchissant tiré des formes de relations et d'avertissements qui nous viennent du Christ ; contre la tristesse des inquiets, d'un onguent apaisant thérapeutique puisé dans le souvenir des souffrances et des promesses du Christ ; contre la fougue des 'progressants', d'un onguent adoucissant à partir de du souvenir de la douceur et de la miséricorde du Christ. Cependant, tous ces onguents sont inutiles s'ils ne sont pas conçus à partir de l'huile de l'Époux. A l'odeur de ces onguents, les jeunes filles courent, sans que leur course ne soit entravée. Il est vrai, l'Épouse ne diffuse pas l'odeur de tous ces parfums, mais elle les touche, car en elle-même, elle les révèle tous, mais aux autres, non pour elle. Elle révèle, en effet la gloire des miracles, elle montre l'exemple du rapport aux autres, et le modèle de l'exhortation. Mais elle divulgue, tout autour d'elle, les stigmates des souffrances du Christ ; en vérité, elle annonce à tous la douceur et la miséricorde, et elle les manifeste.

18- « Le Roi m'a introduite dans ses celliers » (Ct 1, 3).

A l'écoute de l'engagement solennel des jeunes filles : « A l'odeur de tes parfums, nous courons ! », elle répond : 'Avec raison, vous courez, et, devant courir, vous courez pour vous. Croyez-en l'experte (que je suis), car « le Roi m'a introduite dans ses celliers », et m'en a remis la plénitude et l'abondance. « Il m'a introduit », dis-je, ' le Roi qui, en toute vérité, dirige mes pas. « Il m'a introduite dans ses celliers », en un acte de libéralité. Et moi, je n'ai pas laissé éclater ma présomption'. En effet, l'Époux ayant entendu les souhaits exprimés dans la prière de son épouse : « Entraîne-moi derrière Toi ! », la faisant en quelque sorte sortir de la chair, l'entraîne derrière lui dans un certain mystère de contemplation, et lui révèle ses secrets. Là, en effet, où elle est ravie en esprit pour Dieu, rendue de nouveau à plus de sobriété dans l'attention au prochain, elle se rend en échange aux jeunes filles. Et, lorsque, à partir de la vision et de l'échange dialogal avec Dieu, Il se manifestera merveilleux et terrible,

se présentant comme deux cornes (*cornua* : forces) de la contemplation que sont, assurément, la raison et l'amour : « Le Roi m'a introduite dans ses celliers ».

Heureux ce conducteur des âmes qui possède tout ce que désirera l'épouse, même ce qu'elle demandera anxieuse et hésitante, et qui, en ce secret (du Roi) méritera d'être admise, afin que tout puisse se réaliser selon ce qui fut montré (à Moïse) sur la montagne : « Le Roi m'a introduite », dit-elle, « dans ses celliers ».

Puisque nous sommes presque arrivés à examiner dans le détail ce qui concerne la 'cave au vin'³⁶, différons l'exposé sur les celliers du Roi jusqu'à ce que nous soyons parvenus à ce lieu même de 'la cave au vin'³⁷. « Nous serons dans l'allégresse et dans la joie à cause de toi » (Ct 1, 3). Les jeunes filles qui ont écouté l'épouse leur vanter la libéralité de l'Epoux se trouvent dans la situation des fils d'Israël qui ne voulaient pas monter sur la montagne avec Moïse : « Parle-nous, toi », dirent-ils, « et nous écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle pas » (Ex 20, 19). Pour le moment, cela suffira pour nous. « Nous serons dans l'allégresse et dans la joie à cause de toi », c'est-à-dire, nous suivrons ton enseignement et ta conduite. « Nous exulterons » lorsque nous accomplirons corporellement de bonnes œuvres, et nous nous réjouirons tout en nous délectant dans la joie spirituelle, nous souvenant que « tes seins valent mieux que le vin » (Ct 1, 3), et qu'ils nous suffisent, pour le moment. En effet, le lait de la consolation et de l'exhortation que nous avons pris à partir de cet endroit³⁸ avec une sorte de danse de l'esprit, nous fait chanter : « Exultez, vous les justes, dans le Seigneur ; car la louange convient aux cœurs droits » (Ps 32, 1). D'où ce qui suit :

19- « Comme ils T'aiment les cœurs droits ! » (Ct 1, 4).

Il y en a qui sont couchés à terre, d'autres dressés sur leur pieds, d'autres recourbés sur eux-mêmes³⁹ ; d'autres se tiennent droits. Ceux qui sont couchés à terre ne craignent pas Dieu et n'aiment pas vraiment ; les recourbés sur eux-mêmes n'aiment pas ; les cœurs droits, eux, aiment en vérité. L'épouse prie donc pour les jeunes filles, afin qu'elle voit se redresser dans la crainte de Dieu, celles qui étaient jusqu'ici courbées, qu'elle voit celles qui se sont redressées se porter à l'amour de l'Epoux ; et, si elle peut dire : 'Je vois celles qui sont courbées, mais fais qu'elles se redressent', c'est parce que celles qui se sont redressées T'aiment (Seigneur).

Autre interprétation : l'épouse, voyant les jeunes filles l'applaudir, rendant celles-ci estimables, elle craint pour les autres ; pour celles qui exultent de joie, pour celles qui la traitent sans égard, si elle dit : 'Celles-ci sont droites, c'est pourquoi elles t'aiment', pourtant, si elles m'aiment, c'est qu'elles ne m'aiment pas si ce n'est qu'en Toi. J'ai en effet appris que ces jeunes filles ne m'aimaient pas moi, mais Toi. L'épouse, se voyant donc opprimée par bienveillance vis-à-vis d'elles, en vue de se garder pour l'Epoux, prie pour elles : « Les âmes droites, elles T'aiment ! » Mais, des envieuses, qu'en ferons-nous ? Respectueuse d'elles et prenant soin de celles qui, du fait d'une ancienne relation difficile, l'insultaient quelquefois : « Je suis noire - dit-elle -, mais je suis belle, filles de Jérusalem »⁴⁰ (Ct 1, 5).

³⁶ *Cella vinaria* : le cellier au vin, la cave.

³⁷ Il en sera traité aux §§ 31-33.

³⁸ Il s'agit de la cave au vin.

³⁹ Le thème de *l'anima curua* est fréquent chez S. Bernard.

⁴⁰ Il y a donc équivalence entre « les jeunes filles » et « les filles de Jérusalem ».

Notons bien l'ordre de la charité. Lorsqu'il s'agit de l'amour de l'Époux, elle est toute entière comme liquéfiée en Lui ; lorsqu'il s'agit des jeunes filles, elle est affectée d'une certaine compassion et se comporte comme étant l'une d'elles ; lorsqu'il s'agit d'ennemis, elle fait preuve pour elles d'un zèle ardent et de totale charité. « Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem ». Ô filles de Jérusalem, filles de la paix, vous possédez la paix avec moi, cette paix que je possède avec vous. Mais, c'est un reproche à mon égard que cette paix qui est vôtre, non une compassion. « Je suis noire », certes ; cela vient de mon ancienne relation aux autres ; mais « je suis belle », du fait de ma pure confession et de ma rectitude de conscience⁴¹. Assurément, deux états d'âme font que je suis noire ; deux, me rendent belle. Noire par ma déficiente relation et mon intention retorse ; belle, par mon innocente relation (présente) et ma droite intention. Ces états qui se trouvent dans l'âme y sont comme la couleur dans le corps, et la bonne configuration de la manière d'être. Cependant, celle qui ne possède pas une innocente relation aux autres, après qu'elle ait revêtu la confession et qu'elle ait réorienté son intention dans une meilleure direction, dit en confiance : « Je suis noire, mais je suis belle » ; car, son péché passé, la confession le couvre⁴². En effet, elle est belle la confession de la mémoire⁴³ : la disposition de la volonté est droite intention. D'abord, la vérité de la confession « couvre » ; ensuite, la justice de la droite intention « embellit » (*format*). D'où ce qu'elle dit ensuite :

20- « Comme les tentes de Cédar », c'est-à-dire de couleur sombre. Je ne suis pas une tente de Cédar, mais « comme une tente de Cédar ». Et si je fus une tente, ou « comme une tente de Cédar », c'est que je fus une habitation ténébreuse ; je fus un abri provisoire, non une demeure résidentielle. En effet, « nous étions » effectivement « autrefois ténèbres, et maintenant nous sommes lumière dans le Seigneur »⁴⁴. « Comme les pavillons de Salomon » (Ct 1, 5). En effet, « je vis, et désormais ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi »⁴⁵ ; à savoir que ma noirceur du passé, ma foi dans le Christ l'a couverte⁴⁶. L'appellation de « pavillons de Salomon » est très juste, car, reconstruite par la mort du Christ et se mortifiant dans « la tente de Cédar » - c'est-à-dire dans les ténèbres de la conscience -, l'épouse en est retirée et transformée en digne demeure résidentielle de Salomon. En effet, Marie, la Mère du Seigneur, s'étonnant de soi devant les filles de Jérusalem, pourrait dire : « Je suis noire », par ma nature adamique, mais je suis belle par la foi, c'est-à-dire par « les pavillons de Salomon ».

Autre interprétation : à ces pavillons de Salomon, l'épouse se compare, voyant quelques unes des jeunes filles la mépriser à cause de la sobriété par laquelle, pour toutes, elle aura tout fait, pour les gagner toutes. « Je suis noire », dit-elle, de l'extérieur, par cette humiliation ; mais belle, par la beauté de l'intention. En effet, « toute la gloire de la fille du Roi est au-dedans » (Ps 44, 14). Comme les tentes de Cédar, je suis extérieurement noire, mais intérieurement, je suis parée de la toile des pavillons - non pas la mienne, mais celle de Salomon.

Autre interprétation : l'épouse s'adresse aux jeunes filles exultant de joie, à cause d'elle, non à celles qui l'insultent ; car - dit-elle -, vous exultez de joie à mon propos, et, derrière moi, vous courez, de peur de découvrir que je suis noire, c'est-à-dire, devenue sobre pour

⁴¹ *Recta intentione*.

⁴² Cf. Ps 31, 1 : ce qui est « couvert » est remis (en hébreu).

⁴³ « Confession de la mémoire », qui se rappelle simultanément sa propre faute et la miséricordieuse tendresse de Dieu qui pardonne à celui qui revient vers Lui.

⁴⁴ Cf. Ep 5, 8.

⁴⁵ Cf. Ga 2, 20.

⁴⁶ *Tegit fides Christi*.

vous. Ou bien, je suis noire dans l'humilité et les tribulations du monde, car je suis belle aux yeux de l'Époux. « C'est la soleil qui m'a brûlé » (Ct 1, 6). Sur la peau du corps, la couleur apparaît. L'intention de l'épouse est une peau ; son action, une couleur. Donc, sa peau a changé de couleur lorsque le soin envers le prochain a brûlé son intention d'aller toute à Dieu, empêchée qu'elle fut par ses propres activités caritatives. « C'est pourquoi, ne faites pas attention à mon teint basané, car c'est le soleil - à savoir l'amour de Dieu - qui m'a brûlée » (Ct 1, 5-6) ; il m'a noircie par mes occupations à votre actif. Mais, de ce qui fut brûlé par le soleil, la peau a retrouvé sa couleur naturelle, me rendant, moi, à ma propre beauté. Mais, si la peau a été brûlée, ce n'est pas une atteinte intérieure de mes os, à propos de quoi l'Époux chante assidûment : « Mes os ne te sont pas cachés ; Tu les as faits dans le secret » (Ps 138, 15). C'est-à-dire, **l'amour du cœur intérieur ne souffre aucune lésion.**

21- « Les fils de ma mère se sont irrités contre moi » (Ct 1, 6)

Ah ! Quel changement ! Celle qui auparavant, en cette paix de Dieu qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer ou concevoir⁴⁷, se réjouissait en secret, la voilà maintenant mêlée aux querelles et exposée douloureusement aux calomnies des hommes. Ce sont ces agitations et ces troubles des gens qui sont en place⁴⁸ que David considérait en esprit lorsqu'il disait : « Ceux qui descendent sur la mer » du siècle, dans des navires - c'est-à-dire dans l'administration des biens d'Eglise -, accomplissant leur travail sur de vastes eaux, « ceux-là ont vu les œuvres du Seigneur et ses merveilles parmi les abîmes. Il dit (le Seigneur), et un souffle de tempête se leva, et les flots de la mer se soulevèrent » (Ps 106, 23-25). « Ils montent jusqu'aux cieux et redescendent dans les abîmes ; leurs âmes succombaient sous leurs maux. Ils étaient troublés et agités comme un homme ivre, et toute leur sagesse était engloutie » (*ibidem*, vv. 26-27).

« Les fils de ma mère en sont venus aux mains contre moi » (Ct 1, 6)⁴⁹. Ce n'est pas étonnant que le soleil m'ait brûlée puisque c'est un lourd combat que j'ai souffert, confrontée aux fils de ma mère, les fils de l'Eglise⁵⁰, qui combattirent contre moi par leurs mœurs dépravés. Contre eux, je combattis, les réfutant, les adjurant, les réprimant violemment. « Ils m'ont mis à garder des vignes » (Ct 1, 6), c'est-à-dire qu'ils engagèrent eux-mêmes la lutte contre moi, ceux qui devaient me protéger ; d'autres le firent par opposition ou envie, de sorte que - comme le dit l'Apôtre -, poussés par un esprit partisan, ils provoquèrent mes tribulations (cf. Ph 1, 17) ; d'autres encore le firent par leur bonne volonté même. « La vigne du Seigneur Sabaoth, c'est la Maison d'Israël » (Is 5, 7). Le cep de vigne, c'est le Christ ; les sarments producteurs de fruit, c'est le pécheur converti ; le fruit, c'est celui d'une digne pénitence. Pendant que je combats contre eux, à la suite de quoi je veille pour assumer ma charge de

⁴⁷ Cf. Ep 3, 20.

⁴⁸ *Praelatores* : mot à mot « les prélats »... Guillaume, et derrière lui Bernard, vise les chargés de fonctions importantes dans la communauté monastique (les « officiers ») et qui sont toujours en danger de s'en enorgueillir.

⁴⁹ Toute cette séquence du § 21, centrée sur Ct 1, 6 et commentant l'affrontement entre l'épouse et « les fils de sa mère » (donc ses frères), est à relire en parallèle avec les commentaires de Bernard à partir de Sct 23, 12 jusqu'à Sct 84, 4 :15 indications claires des rapports tendus entre l'Abbé de Clairvaux et certains groupes de frères de sa communauté. Voir notre « Evaluation d'ensemble » sur l'analyse des 86 Sct de Bernard, p. 256, *Quaestio* I : « Bernard et sa Communauté ; leurs rapports mutuels ». Ce point commun avec la *Breuis Commentatio* est encore un indice qui emporte l'adhésion, de la source bernardine et de la rédaction guillemnienne de la *Breuis Commentatio*, qui est, en fait, une large prise de notes de Guillaume à l'écoute de Bernard commentant, au sens moral, le Cantique lors de l'entrevue à l'infirmerie de Clairvaux des « deux abbés malades », vers 1124-1127 (cf. *Vita Prima* I, § 59).

⁵⁰ Voir note précédente 49.

gardienne (*custos*), comme Jacob je suis accablée par la chaleur du jour et par le gel de la nuit (cf. Gn 31, 40) : ce n'est pas étonnant que le soleil m'ait brûlée. Mais lorsque, gardienne, j'étais en place dans les vignes, c'était un travail pour autrui : et « ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée » (Ct 1, 6). 'Tu l'as gardée, Toi, le Gardien d'Israël, à cause de qui j'ai négligé ma vigne à moi, à cause de qui j'ai été brûlée par le soleil. Et pour que Tu saches combien je me dois à ma vigne, et combien je me dois aux autres, « Indique-moi, ô Toi qu'aime mon âme », à l'heure de midi - c'est l'heure où la malice sévit avec le plus d'ardeur -, pour quel motif encore « les fils de ma mère m'ont combattue », se levant pour me frapper, et indique-moi où puis-je me reposer, où mènerai-je paître ceux qui ont engagé la lutte pour moi'. C'est bien ce que dit l'épouse : 'Indique-moi où, m'étendant pour me reposer, Tu viennes t'y étendre avec moi, et que, prenant ma nourriture, Tu te nourrisses avec moi, afin que rien ne se fasse contre moi ou sans Toi, mais que je fasse tout avec Toi et Toi avec moi'.

Voilà donc la teneur de sa prière afin de savoir pour quoi et quand elle se doive à elle-même, pour quoi et quand elle se doive aux autres.

Autre interprétation : Midi correspond à la pleine vigueur de la malice, au 'Démon de midi'⁵¹, quand l'Ange de Satan se transforme en Ange de lumière. 'De peur que je ne le rencontre, « indique-moi », où Tu pais, où Tu te reposes à midi' (cf. Ct 1, 6).

Autre interprétation : Il y a quatre jours ; deux sont bons, deux sont mauvais. C'est d'eux : « Le soir, le matin et à midi, je raconterai ma plainte et j'annoncerai mon inquiétude » (Ps 54, 18). Le premier jour commence au matin ; il se termine au temps du soir, celui de la nuit et de la mort éternelle : c'est le mauvais ange. Le second jour commence au matin de la Création ; il s'avance vers le midi et la ferveur de la perfection ; à partir de ce moment là, il n'a plus à craindre que son pied ne heurte la pierre (cf. Ps 90, 12) : c'est le bon ange. Le troisième jour commence au soir du péché ; il s'avance dans la nuit de l'éternelle perdition : c'est le jour des réprouvés. Le quatrième jour est le Jour de N.S.J.C. : il commence au soir du sabbat (la veille au soir), et commence à briller aux premières heures du jour du sabbat ; c'est-à-dire qu'il commence à partir du soir de notre péché, et, sous l'effet d'un très court de crainte - comme si un espace nocturne s'intercalait -, il conduit les fils de la lumière au matin de l'Espérance ; et de là, au midi de la perfection angélique et de l'amour. A partir de ce moment, l'épouse ne souffre plus longtemps de voir ses ennemis bannis. C'est pourquoi elle prie « Celui qu'aime son âme », non sa chair - c'est-à-dire qu'elle l'aime spirituellement -, de la placer au plein midi de la perfection angélique, de telle sorte que, libérée de toutes les ténèbres de l'ignorance, sans la moindre contradiction d'un doute, elle commence à voir quelque chose qui convient à elle-même ou au troupeau, de peur que située dans l'incertitude soit du repos, soit du labeur, elle commence à errer derrière les troupeaux des compagnons de l'Époux, c'est-à-dire de se faire pour Lui, l'égal de ses égaux (ses compagnons), ou bien de se faire sienne de ceux qui Le cherchent.

22- « Derrière le troupeau » (Ct 1, 7). Celui qui, en effet, de la perfection de la vérité s'en va sur les chemins déviants de l'erreur, ne marche pas 'avec' les troupeaux errants, mais 'derrière' les troupeaux, parce qu'il a été trouvé inférieur à eux tous. mais, ce n'est pas oublier pour autant que le troupeau du Seigneur est nourri par les pasteurs de trois manières : par l'exemple, par la parole, et par la prière. Par l'exemple, pour contrer la concupiscence de la

⁵¹ *Daemonium meridianum*, voir Ps 90, 6b (LXX et Vulgate) : « le fléau qui frappe à midi ». Voir également, S. Bernard, « Qui Habite », Commentaire du Ps 90, Sermon VI, § 7.

chair ; par la parole, contre la concupiscence des yeux ; par la prière, contre l'ambition du siècle (cf. 1 Jn 2, 16)⁵².

« Si tu t'ignores, ô la plus belle des femmes » (Ct 1, 8). L'épouse cherchait l'Epoux à midi, c'est-à-dire dans la lumière manifeste de la vérité, de peur que - semble-t-il -, il ne se mette à se préoccupe d'autres choses, ou qu'il ne s'occupe de quelqu'un d'autre. Elle cherchait où il reposait à l'heure de midi, c'est-à-dire dans l'élan affectueux de la perfection du plein midi, afin qu'elle puisse voir quand donc son affection serait-elle prise en considération et choisie, percevoir où l'Epoux se reposerait avec elle, et elle avec Lui. C'est pourquoi l'Epoux lui répond : « Ô la plus belle des femmes », 'assurément entre Marie et Marthe, car je ne veux pas que tu en élises une autre parmi celles-ci, mais que tu les retiennes toutes deux - c'est-à-dire, la vie contemplative et la vie active. « Ô la plus belle des femmes », si tu veux me connaître, renonce à vouloir t'ignorer. C'est la réponse de l'Apollon de Delphes : « Connais-toi, toi-même ! » (*Scito teipsum*).

Il y a deux choses qui nous font nous ignorer nous-mêmes : soit une trop grande témérité à notre sujet, soit un surcroît de timidité dans l'humiliation. Selon ces deux attitudes, l'Epoux répond à l'épouse, ou bien, pour ce qui est de la témérité, en la renvoyant à l'humilité à travers sa propre expérience, ou bien, en ce qui concerne la timidité, en la renvoyant à la confiance, à partir de la reprise de conscience des dons déjà octroyés par le passé. En effet, il y a deux ignorances de soi, selon que l'estime chacun, tantôt plus, tantôt moins. Et il y a deux facteurs qui contribuent à favoriser cette ignorance de soi : la présomption et la pusillanimité. A la vérité, deux causes génèrent l'efficacité de ces deux défaillances : l'orgueil et une trop insuffisante expérience. Oui, l'expérience de soi rend humble ; l'humilité réalise la connaissance de soi. C'est pourquoi l'Epoux reprend celle qui s'est montrée téméraire : 'Avec précipitation - semble-t-il lui dire -, tu désires impatientement le midi de la béatitude angélique. Mais d'abord, tu dois accomplir davantage de travail sur toi, et tu dois œuvrer à l'éveil matinal de la vertu. « Si donc tu t'ignores, sors ! » de ma vue, ou de ta bonne conscience ; ne te tiens pas avec moi, mais mène paître tes troupeaux - c'est-à-dire les mouvements désordonnés de la chair ou bien les auditeurs corrompus qui se tiennent à gauche (cf. Mt 25, 41), « près de la hutte des bergers » (Ct 1, 8), à savoir la cabane de ceux qui suivent les doctrines de maîtres réprouvés, non pas dans l'Eglise, mais sous les tentes de leurs groupements où s'enseignent ces doctrines dépravées. Cependant, ce qu'il dit par ce mot : « Sors ! », n'est pas un commandement autoritaire, mais une permission exhortative - encore que ce ne soit pas l'invitation à tout se permettre, mais un rappel lancé à l'épouse de se mettre au travail sur soi (par l'ascèse).

23- « A ma cavale attelée au char de Pharaon, je te compare, mon amie » (Ct 1, 9).

'Toi, ô mon amie, bien que je t'aie réprimée pour ta témérité, bien que je t'aie rappelée à l'ordre pour que tu travailles sur toi, à cause de cela, cependant, tu n'en es pas moins mon « amie ». Déjà, tu veux t'asseoir avec moi pour siéger en mon Règne ; je m'étais indigné de ta présomption, mais j'ai pardonné par amour. Ô amie, ce n'est pour toi la manière dont tu dois régner : c'est en combattant ! Car, « à ma cavale attelée au char de Pharaon, je t'ai comparée ». Tu es placée au milieu du char de Pharaon ; ce n'est pas pour toi une sortie solitaire, mais tu as à faire sortir mon peuple de la terre de servitude, pour le cas où tu relèverais ton manque d'audace, et que tu ne corrompes pas, ô mon amie, ce fait que, à ma

⁵² Citation très fréquente chez S. Bernard, en particulier dans le Traité des degrés de l'humilité et de l'orgueil, et dans le Traité sur la Conversion, *ad Clericos*.

cavale, attelée au char de Pharaon, je t'ai comparée ; ce qui veut dire : je t'ai constituée, de manière figurative, à la cavale des Anges⁵³, afin que, comme ceux-là mêmes possèdent la charité, la chasteté, l'humilité, l'ordonnement en tout dans le bien (*ordo*), ainsi, toi, tu es placée au milieu du char de Pharaon.

En effet, combien de temps sommes-nous ici en tenue de combat - et ce combat, pour nous, n'est pas un combat livré contre des ennemis de chair et de sang, mais contre les mauvais esprits dans les cieux, armée de l'un et de l'autre, celle des chars de Dieu, et celle des chars du Pharaon, engagées comme dans un combat. En effet, les chars de Pharaon, c'est l'armée du diable ; mais les chars de Dieu sont plusieurs dizaines de milliers. Il me plaît de décrire avec simplicité ces chars et de Dieu, et du diable⁵⁴.

Les chars du diable sont au nombre de trois ; ils parcourent le monde entier : ce sont la luxure, l'orgueil et la malice. Le char de la luxure a deux roues, engluées et manquant de vélocité ; il est tiré par un cheval indompté, le mouvement violent de la chair ; sur ce cheval est assis l'amour de soi, sur la selle de la volupté ; pas de mors (*frenum*) dans la bouche de ce cheval ; tient lieu de fouet, l'aiguillon de la convoitise (*libido*). Le char de l'orgueil a lui aussi deux roues : la présomption de soi et la témérité. Le cheval qui le tire est l'appétit de la vaine gloire, sur lequel l'amour du monde est assis, avec pour selle, l'adulation ; le mors n'est autre que l'avarice, le fouet, celui de la jalousie. Le char de la malice a deux roues : la simulation et la dissimulation. Le cheval qui le tire est la malveillance sur lequel est assis la saveur du mal ; la selle est celle de la fraude, et le mors la tergiversation ; le fouet est celui de la colère.

Pour s'opposer à ces trois chars, il y a les trois chars de Dieu ; le char de la continence, qui a deux roues : l'oraison et les exercices de la vie régulière (*exercitationem corporis*). Le cheval qui le tire, c'est la dévotion, sur lequel est assis le soldat de Dieu (*miles Dei*) qui se méprise lui-même sur la selle de la pureté ; le mors du cheval est constitué de la discipline ; le fouet est celui de la crainte du Seigneur. Le char de l'innocence a lui aussi deux roues : l'humilité qui refuse de présider pour paraître, et la mansuétude qui désire toujours être placée dessous. Le cheval qui le tire, c'est l'amour de la paix, ayant comme cavalier le mépris du monde, assis sur la selle de la bienveillance ; son mors est le zèle de la vérité ; son fouet, le zèle de l'amour de Dieu et du prochain. Le char de la sagesse a lui aussi deux roues : la prudence et la simplicité ; comme cheval, la force ; comme cavalier, l'amour de Dieu ; comme selle, la vigilance qui ne défaille jamais ; comme mors, la modestie, afin de régner ; comme fouet, le zèle de la justice.

Alors donc, amie, tu as un char comme Pharaon, et « à ma cavale attelée au char de Pharaon, je t'ai assimilée », devant te trouver maintenant en situation difficile au sujet de la victoire, mais sans ambiguïté pour ce qui est de la récompense qui scellera la victoire. En effet, c'est trop rapidement que tu désires posséder déjà ce que tu cherches. Tu ne verras pas ma face, à l'instant même, mais, dans les temps futurs qui m'appartiennent, tu me verras. Il est possible en effet, que ce midi que tu demandes, tu ne le reçoives pas tout de suite ; tu le recevras pourtant suprêmement de moi cependant, et, de ces moratoires, avec raison, tu te féliciteras.

⁵³ Peut-être une allusion aux quatre chevaux des quatre premiers sceaux de l'Apocalypse, ...bien qu'il ne soit pas dit que leurs cavaliers fussent des Anges (Cf. Ap 6).

⁵⁴ Toute cette séquence ressemble étonnamment au style de Bernard de Clairvaux dans les « Sentences et Paraboles » : style « psychomachique », où vices et vertus sont personnalisés. Il convient aussi de se référer au Traité sur « la Conversion, *ad clericos* » : voir les deux grands passages sur la conversion dialoguée entre la raison et la volonté (*Conv.* §§ 23-30 ; SC 457, pp. 377-397).

24- Désormais, de par ma grâce, « tes joues sont belles, comme (le plumage) de la tourterelle » (Ct 1, 10)⁵⁵, c'est-à-dire d'une intense beauté (*magnae*) à l'extérieur comme à l'intérieur, attributs dont je t'ai enrichie. En effet, ce que tu as accueilli intérieurement, l'honnêteté et la maturité de ton comportement à l'extérieur le montre effectivement. Honnêteté et maturité sont comme deux « joues » de tourterelle⁵⁶, c'est-à-dire comme deux joues de l'âme qui gémit en l'absence de l'Époux, ne recevant aucune consolation et demeurant seule. Comme par la pâleur ou la rougeur des joues on peut juger de la santé (*qualitas*) de l'homme extérieur, ainsi, par l'honnêteté et la maturité de la conversion du comportement, est indiquée la sincérité de la bonne disposition de l'esprit. Non seulement cela, mais « ton cou est comme des colliers de bijoux » (Ct 1, 10b). L'humilité et la maturité de ton comportement font valoir en toi la pureté de ton âme devant les hommes - comme je l'ai dit. Oui certes, auprès de Dieu c'est la droiture de l'intention qui compte. Il en est ainsi de ton intention lorsque, comme le cou joint au Christ-Tête tout le corps de ton œuvre - ainsi qu'un collier -, elle se met à servir ouvertement et avec zèle auprès de tous, aussi bien auprès de Dieu que du prochain. C'est ce que signifie la parure du cou par le collier : ce qui extérieurement est doré est aussi intérieurement garni de pierres précieuses ; ainsi, l'intention est assurément traduite par un élan affectif porté aussi bien vers l'amour de Dieu que vers l'amour du prochain. Ce que l'Époux manifeste aux hommes quand il s'adresse à eux, le cou de l'épouse orné d'un collier le signifie ; bien plus, il la fait être elle-même comme les bijoux d'un collier. Bien que tout cela - dit l'Époux -, je te l'ai donné, j'ajouterai maintenant encore une autre parure : « Nous te ferons des chaînettes d'or incrustées d'argent » (Ct 1, 11). Ainsi la parure est-elle complète, à souhait ; ainsi le veut la coutume. Lorsque l'épouse cherche la gloire en ce siècle, elle ne l'atteint pas ; ou, si elle l'atteint, elle lui est inutile. Lorsque, en vérité, elle cherche la gloire dans le seul Époux, elle rencontre une gloire qu'elle ne connaissait pas encore, et cette gloire lui est utile. En effet, c'est à la gloire de te chercher, non pas à toi de la chercher. Si tu la recherches, elle fuit ; si tu fuis, elle te rattrape ; si tu la cherches et la trouves, elle t'est nocive et inutile.

25- « Nous te ferons des pendants d'or incrustées d'argent » (Ct 1, 10).

Les pendants (ou chaînettes) sont décorés d'or ; ils ont été donnés à l'épouse par l'Époux, quand une bonne audition de sa Parole a été réalisée au cours de la prédication. « Incrustés d'argent », c'est-à-dire par des énoncés clairs et méthodiques ; car, « aux uns est donné une parole de sagesse » - ce qui renvoie à l'or - ; « à d'autres, une parole de science » (cf. 1 Co 12, 8), ce qui signifie l'argent. C'est pourquoi - l'Époux l'a promis -, ce qui est intérieur aussi bien que ce qui est extérieur la glorifiera (l'épouse). « Nous lui ferons », dit-il, « des pendants d'or », moi, le Père et l'Esprit ; par moi, la sagesse, par le Père, l'efficacité puissante, par l'Esprit-saint, l'offrande de la bénignité. Cependant, nous le ferons à partir de rien⁵⁷, c'est-à-dire antécédemment à toute espèce de mérite ; cela signifie le nom même de

⁵⁵ La Vulgate latine porte : *Pulchrae sunt genae tuae sicut turturis*. Il s'agit bien de « tourterelle ». En quoi des joues féminines peuvent-elles être comparées à la tourterelle ? Quel rapport ? Le texte grec des LXX a traduit aussi : *ti ôraiôthèsav siayones sou ôs trugonos* ; il s'agit donc bien de « joues » et de « tourterelle », mises en rapport les unes avec l'autre. C'est le texte lu par Bernard et par Guillaume. Le texte hébreu est très différent : « Tes joues sont belles au milieu des rangées de bijoux, ton cou est beau au milieu des colliers de perles » (Ct 1, 9-10). Il nous faut donc conserver le texte latin ; mais pour qu'il soit cohérent, nous nous rallierons à la solution trouvée par Vigouroux, dans « la Bible Polyglotte », qui interprète ainsi : « Tes joues sont belles, comme (le plumage) des tourterelles ».

⁵⁶ Guillaume va passer aussitôt au sens allégorique puisque le sens littéral est insatisfaisant (et même insupportable).

⁵⁷ *De nihilo*.

l'œuvre accomplie⁵⁸. D'où ce qui est dit en Gn 1, 26 : « Faisons l'homme »⁵⁹. Ou bien, (autre interprétation), 'Faisons, moi, les Anges et mes Docteurs'⁶⁰ (en sagesse). Moi, en inspirant, les Anges en suggérant, les hommes 'doctes', en enseignant. Dieu, en effet, discerne l'intention. L'Ange voit l'affection cordiale, l'homme, le fait accompli. Ainsi, l'Ange ne perçoit pas l'intention, mais il voit l'élan affectif : c'est pourquoi, l'ange mauvais ne voit pas le Dieu Bon, car le même est Dieu, sa Passion d'Amour (*affectio*), et sa volonté (*uoluntas*). Il n'est pas, en effet, sujet au changement⁶¹. En vérité, les suggestions des Anges, ce sont leurs langues elles-mêmes dont parle l'Apôtre : « Si je parlais les langues des Anges »⁶². Cependant, il y a quelques signes d'une spiritualité cachée, inconnue de nous, par lesquels on parle pour soi⁶³, et qui rendent claires les suggestions des Anges, non seulement pour soi et réciproquement avec d'autres, mais pouvant conduire certains à la vie angélique⁶⁴. Donc, comprend la 'langue des Anges' celui qui comprend leurs suggestions. Il parle leur langue celui qui, comme Nicolas et Benoît⁶⁵, donne suite à ce que veulent les Anges, cela leur étant communiqué soit en songes, soit sous d'autres modes cachés, soit pendant le sommeil.

Ou bien (autre interprétation), « nous te ferons des pendants d'or incrustés d'argent », c'est-à-dire un entretien édifiant⁶⁶ confectionné au sel de la grâce.

26- Entendant l'encourageante promesse de l'Epoux, pleine de joie, l'épouse se rend vers les jeunes filles. 'C'est assurément une consolation pour la vie humaine de croire que ton cœur est donné à Celui que tu fais participer à ta joie et auquel tu fais partager ta souffrance'. Donc, chaque fois qu'elle reçoit de l'Epoux une infusion (d'huile d'allégresse)⁶⁷, débordante de la plénitude de la charité, elle rebrousse chemin pour s'élancer vers les jeunes filles qui portent leur désir vers le même (Bien-aimé) que l'épouse. Heureuse amitié et bienheureuse association (*societas*) où celui qui entend dit aussitôt : 'Je viens !'. C'est pourquoi, revenant vers elles, elle se dit : « Pendant que le Roi est dans son enclos, mon nard a donné son parfum » (Ct 1, 12), c'est-à-dire : 'Je me pensais vile et abjecte aux yeux de l'Epoux, car, l'ayant attendu à l'heure de midi (cf. Ct 1, 7), étant rejetée, j'ai souffert. Mais Celui qui me juge, c'est le Seigneur'⁶⁸. En effet, pendant que 'mon Roi et mon Dieu'⁶⁹, réglant tout, devant la décision de ses juges, selon le bon conseil de sa volonté, « étant dans son enclos » - c'est-à-dire, en secret, à l'insu de ses juges - « mon nard » - c'est-à-dire l'humilité de la conversion de mon comportement antérieur ou des pressions exercées sur moi par le monde, « a donné » en

⁵⁸ C'est-à-dire sortie de la puissance créatrice de Dieu, qui a tout créé « par son Fils » et « dans l'Esprit ».

⁵⁹ Ce « Faisons », à la première personne du pluriel, a été interprété par les Pères comme signifiant l'œuvre commune trinitaire.

⁶⁰ Le terme de « Docteurs » en sagesse, renvoie probablement aux Apôtres et aux Maîtres spirituels qui participent, par leur enseignement et leur exemple, à la création spirituelle du monde nouveau, dont le Christ est l'Artisan, avec le Père, et dans l'Esprit.

⁶¹ *afficitur* ; le changement en Dieu (la mutabilité, propre à la créature) contredirait l'unicité de la nature divine.

⁶² « Toutes les langues de la terre et du ciel », donc, celles des Anges (cf. 1 Co 13, 1).

⁶³ Allusion à la 'glossolie' ou 'parler en langues', charisme reconnu par Paul et authentifié dans l'Eglise.

⁶⁴ Le rapport contemplatif avec Dieu.

⁶⁵ Nicolas est l'un des sept premiers diacres institués dans l'Eglise (voir Ac 6, 5). Il était prosélyte de l'Eglise d'Antioche. Quant à Benoît, il s'agit de Benoît de Nursie, le fondateur du Mont-Cassin et auteur de la Règle des moines, sous laquelle vivent les deux familles bénédictine et cistercienne.

⁶⁶ *Sermonem* : le « Sermon » est bien cela, un entretien qui devrait « édifier », c'est à dire construire, faire vivre. « Confectionné au sel de la grâce », traduit *gratiae sale conditum*, où l'inspiration, suscitée par l'Esprit-saint, joue sa part dans la confection du *Sermo*.

⁶⁷ Voir plus haut, § 13, sur Ct 1, 2 : « Ton Nom est une huile qui s'épanche ».

⁶⁸ Cf. 1 Co 4, 4).

⁶⁹ Cf. Jn 20, 28.

sa présence, « son parfum » - à savoir la qualité naturelle de sa suavité. Le 'nard' en effet, est une herbe ardente, mais humble et odoriférante, par laquelle est représentée figurativement l'humilité et la brûlante charité ; elle est acceptée par Dieu en tant qu'elle provient d'une pureté d'intention. « Mon nard a donné son parfum » (Ct 1, 12). En effet, « mon Bien-aimé est pour moi un sachet de myrrhe » (Ct 1, 13), c'est-à-dire l'amour de mon Bien-aimé⁷⁰, cette dilection qui est cause pour moi, en ce siècle, de la tribulation et de la peine amère de la raillerie - ce dont je me plaignais à Lui lorsque combattaient contre moi « les fils de ma mère » (cf. Ct 1, 6) -, dilection qui est faite pour moi de myrrhe amère, il est vrai, mais qui me construit, de peur que je ne pourrisse dans la torpeur de la sécurité et de la négligence. Ce n'est pas cependant pour moi une 'botte' (*fascis*) de myrrhe, mais un 'sachet' (*fasciculus*), car il ne durera pas longtemps ; ou bien, seulement un 'sachet', parce qu'il est petit pour moi, en comparaison de son amour à Lui ; ou bien encore, parce qu'il est petit vis-à-vis de la considération de mes maux du passé. Mais « que Sion se réjouisse et que les filles de Juda exultent, à cause de Tes jugements, Seigneur » (cf. Ps 47, 12), car, si grande que soit l'amertume de la myrrhe, si pesant que soit le 'sachet', il demeurera entre mes seins (cf. Ct 1, 12), au cœur de la postérité et de l'adversité qui seront miennes, au cœur de mes congratulations et de mes compassions : là, au centre de mon cœur, il demeurera ; et, ne venant pas de là, il ne se déplacera pas vers l'éternel impérissable. En effet, je ne me réjouirai pas sinon dans le Seigneur ; je ne m'attristerai pas sinon dans le Seigneur. Lui-même, ou bien me consolera dans la prospérité, ou bien me tourmentera pour m'exercer à l'endurance dans l'adversité ; mais il ne bougera pas du milieu de mes seins, c'est-à-dire de mon cœur ; ou bien encore, devant être congratulée dans les bonnes choses entreprises par les autres, ou devant compatir dans les choses mauvaises qui viennent de moi : tout cela, cependant, seulement dans le Seigneur.

27- « Mon Bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Chypre⁷¹ dans les vignes d'Engaddi⁷² » (Ct 1, 13).

En montant d'un cran, le zèle enflammé de Bien-aimé aura fait se consumer l'épouse, parce que ses ennemis avaient oublié les paroles du Seigneur⁷³ : ce sont soit ceux qui s'en prenaient à sa noirceur, soit ceux qui, fils de sa mère, combattaient contre elle et la placèrent gardienne des vignes. Par eux, puisqu'elle veillait avec négligence à leurs vignes, la voici maintenant tout à fait désespérée à leur sujet : plongée dans l'obscurité par le soin même et la sollicitude qu'elle doit avoir envers ces vignes, elle avait requis à midi la visite de l'Époux : réprimée par lui avec bonté, et de nouveau dans la consolation - non pas celle qu'elle désirait, mais celle qui lui convenait pour la rendre joyeuse -, s'étant repentie, par un effet de la grâce opérante, là où elle n'espérait pas le trouver, elle découvrit le fruit (de ses peines) qui n'est autre que cette grappe de Chypre dans les vignes d'Engaddi ; elle s'exclame alors avec joie : « Mon Bien-aimé s'est fait pour moi une grappe de raisin de choix ». Chypre est une île réputée pour la fertilité de ses vignes. Engaddi s'interprète 'Fontaine des chevreux'. Mais il convient de comprendre que Chypre, abondant en vin de qualité, désigne l'Église, ébranlée de tous côtés sur les flots du siècle, mais ruisselante d'une abondance de grâces. La Fontaine des

⁷⁰ *Dilectio dilecti mei.*

⁷¹ *Cyprus*, c'est l'île de Chypre, dont les vignes étaient réputées pour la qualité de leur raisin.

⁷² *Engaddi*, par contre, se situe sur la rive occidentale de la Mer Morte. Il y avait là une oasis célèbre. Des plants de raisin de Chypre avaient dû y être acclimatés... Le nom « Engaddi » signifie en hébreu, « la fontaine du chevreau » (*Ain Gaddi* ou *Gaddiim* : Fontaine des chevreux). Voir plus bas le parti tiré par Guillaume (ou par Bernard) de cette étymologie.

⁷³ Cf. note 73.

chevreaux désigne la fontaine du baptême dans lequel les chevreaux sont plongés, mais qui en sortent 'agneaux nouveaux', à propos de qui il est dit plus loin : « Comme un troupeau de chèvres tondues, remontant du bain. Toutes portent un double fruit » (Ct 4, 2).

Donc l'épouse s'émerveille de ce que, dans les vignes de la nouvelle manière de vivre⁷⁴, elle trouve le fruit de la perfection, qui n'est autre que le Christ Lui-même. En effet, puisque de tous nos actes et de tous nos efforts le Christ en est la cause, notre fruit, c'est le Christ. L'épouse repentie a trouvé ce fruit ; consciente de son travail pour lequel elle aura peiné, dans une pieuse exultation, elle réclame pour elle en se l'attribuant, ce qu'elle dit : « Mon Bien-aimé est une grappe de Chypre, des vignes d'Engaddi ».

Autre interprétation :

Quand, un tant soit peu, le cœur s'élève vers les choses d'en-haut, nous rappelons à notre mémoire ceci : après que l'épouse eut mérité d'être embellie (*ornari*), elle fit jaillir aussitôt dans la louange la proclamation de ses œuvres à Lui, disant : « Tandis que le Roi était dans son enclos, mon nard a donné son parfum » (Ct 1, 12). Le Roi s'étant couché, c'est-à-dire s'humiliant dans le sein de la Vierge, « mon nard », à savoir l'humilité de mon Seigneur, « a donné son parfum » pendant que, « à cause de sa très grande charité par laquelle Il nous a aimés », il a consenti, né de la Vierge, à vivre sous la Loi. Ensuite, il a daigné se faire, non pas 'botte' de myrrhe, mais 'sachet' de myrrhe, jusqu'à l'amertume de la mort, de la croix, et du tombeau, souffrant tellement pendant l'espace de trois jours... et bientôt, la grappe de raisin de Chypre est apparue, dans les vignes d'Engaddi, lors de la Résurrection, tandis qu'Il distribuait aux fidèles les bontés spirituelles de sa grâce⁷⁵.

28- Fait suite : « Vois que tu es belle, mon amie ; vois que tu es belle : tes yeux sont des colombes » (Ct 1, 14).

L'Epoux, constatant le fervent attachement (*devotio*) de l'épouse, et qu'elle lui donnait, entre ses seins, un lieu pour y demeurer⁷⁶, s'exprime ainsi : « Voici ! » (*Ecce*), c'est-à-dire 'dans cet état où tu te trouves, dans cette confession reconnue tienne, et par ta propre réflexion, de cela se conclut que « tu es belle », toi, alors que moi, je ne suis pas beau ; je n'ai ni forme, ni beauté⁷⁷ ; je le dis : « Tu es belle », et de nouveau, je le redis : Toi, « tu es belle » ; belle, dans tes demeures intérieures, et belle dans ton aspect extérieur, belle dans l'intention et belle dans l'action'. « Mon amie ».

Deux éléments constituent l'amitié : une conscience mutuelle et l'identité de volonté. Désormais, une certaine conscience mutuelle et une volonté identique constitue l'amitié de l'Epoux et de l'épouse, quand le Seigneur révèle ses bontés secrètes (*bona secreta*) à l'épouse, et que celle-ci Lui fait connaître ses maux dans une pure et humble confession. « Tu es belle », dis-je, et je ne crains pas d'ajouter, de peur que tu ne t'évanouisses, « tes yeux sont des yeux de colombe », à savoir qu'ils sont simples : ils ne sont tendus ni vers toi-même, ni vers autrui, mais vers Dieu seul.

⁷⁴ *Conuersatio*, si proche de *Conuersio*, puisque cette dernière est la cause du changement de manière de vivre.

⁷⁵ Dans le Don de l'Esprit-Saint, qui est la grâce incréée : Don et Donateur de grâce !

⁷⁶ Allusion au « sachet de myrrhe » dont il est question plus haut, § 27.

⁷⁷ Cf. Is 53, 2.

Cependant, ils sont deux les yeux de l'épouse : un œil mystique et un œil actif ; l'un est contemplatif, l'autre moral⁷⁸. De plus, il me plaît de scruter ce qu'il y a de plus subtil dans l'œil. Afin qu'il puisse voir clairement, l'œil doit posséder quelques éléments nécessaires à la vue : un rayon lumineux robuste et pur qui procède de la pupille ; un air pur et limpide qui n'entrave pas la transmission de la lumière ; un corps en qui il puisse se répandre, une raison par laquelle il s'exprime, une mémoire que la raison consulte. Si quelque chose de ces éléments fait défaut, il n'y aura pas de vision parfaite. Ainsi en est-il de l'amour de Dieu ; pour qu'il soit vrai, sont nécessaires les éléments suivants : un élan affectif purifié⁷⁹ par lequel Dieu n'est aimé que pour rien d'autre que Lui-même, où nulle autre chose n'est aimée avec Dieu si ce n'est en Dieu et à cause de Dieu ; une pureté de conscience et de vie qui n'entrave pas l'amour ; une discrétion de l'esprit qui n'admet pas l'errance de la pureté dans ce qu'elle contemple, mais qui enseigne Dieu et ne cherche pas l'intelligence d'autre chose à la place de Dieu ; une raison qui se fait conseillère au plan de la discrétion ; une foi que la raison consulte en matière de jugements, et qui, pour maintenir ensemble tous les points des Règles de vie jusque dans leurs termes, ne tolère pas que la foi divague. C'est cela 'l'œil colombien'⁸⁰.

29- « Vois, tu es beau mon Bien-aimé » (Ct 1, 15).

Comprenant, jusqu'à un certain point, dans le regard de l'Epoux que quelque chose lui a plu, elle se porte en avant pour l'embrasser. Aussi se lève-t-elle soudain pour louer la beauté de l'Epoux, et le provoquer à se laisser embrasser. 'Moi, dit-elle, tu me dis belle, mais « Ô mon Bien-aimé, vois ! », c'est-à-dire dans la joyeuse manifestation de ta grâce, « tu es plus beau encore » puisqu'à partir de Toi, toute beauté tire son nom⁸¹ : beau, tu l'es en humanité, magnifique en déité. Si tu es beau, et moi belle, si tu es le Bien-aimé, et moi la bien-aimée, que manque-t-il donc sinon « le petit lit » (*lectulus*). Comme nous en parlions à propos du 'sachet' (de myrrhe), le nom de « petit lit » est délicatement tendre. Voici, c'est le petit lit (*lectulus*) de la conscience ; il n'est ni mien, ni tien ; il est nôtre (*noster*). 'Il est mien (dit l'épouse) par ma confession ; il est tien par la grâce illuminante⁸². Il est « fleuri » (*floridus*), c'est-à-dire qu'il reverdit dans son propos d'édifier les vertus par des pensées fleuries. Tu ne me renvois donc pas aux soins domestiques, lorsque je t'attendais à l'heure de ton midi, ou lorsque tu m'as renvoyée à la cavalerie de tes chars, ou encore lorsque tu m'as expulsée vers des troupeaux à garder. Et maintenant que la demeure des jeunes filles qui me sont confiées, par ta grâce et à ma sollicitude, soit purifiée et décorée, afin qu'il n'y ait plus de crainte par tourment et par pluie pour celles-ci, pour le moment, jusqu'à ce que je jouisse avec toi, dans « le petit lit fleuri » de la conscience pure, de l'union de ta douceur'.

Combien heureuse l'âme qui, dans ce petit lit, ne fait plus qu'un seul esprit avec Dieu (cf. 1 Co 6, 17), jouit du baiser de la connaissance de Dieu⁸³ étreint par le baiser de son amour, et étroitement étreinte ; elle est ainsi dans la paix, rassemblée dans l'unité avec l'Etre Un (*in idipsum*), où elle s'endort en s'abandonnant paisiblement (cf. Ps 4, 9).

30- « Les poutre de nos maisons sont de cèdre » (Ct 1, 17a).

C'est vrai, nos maisons sont bien défendues, car, à leur sujet, Tu as envoyé (Seigneur) Tes Anges pour qu'ils en gardent l'accès. Par sa couleur sombre, le bois de cèdre fait fuir les

⁷⁸ Cela semble renvoyer à la théorie des « quatre sens de l'Écriture ».

⁷⁹ *Affectum purum*

⁸⁰ Un néologisme élégant et original pour dire « l'œil de la colombe » (*oculus colombinus*).

⁸¹ *a quo omne pulchrum*.

⁸² « Par le sens de l'amour illuminé », dira Guillaume dans la « Lettre d'or », § 294. Tout ce passage sur le petit lit fleuri est un écho des deux passages les plus mystiques et les plus élevés de Guillaume que l'on trouvera en « Exposé sur le Cantique », Chant I, str. VIII, §§ 95-96, et en « Lettre d'or », §§ 259-263, à propos de « la triple ressemblance ».

⁸³ *Intelligentia Dei*

serpents. Donc, par le moyen des poutres de cèdre, les Anges se font les protecteurs de la Maison de Dieu⁸⁴ ; par leur puissance, ils mettent en fuite les démons de la Maison, comme ils le feraient de bandits de grand chemin. Les mérites des saints, apportent le toit des prières ; lui est attachée la clef de la crainte de Dieu : « Nos lambris sont de cyprès » (Ct 1, 17b), si bien qu'à l'extérieur, pour le toit, la maison en est équipée, mais à l'intérieur, ils assurent l'embellissement de la Maison et contribuent à son bel ordonnancement. En effet, ce sont les lambris qui assurent à la Demeure sa longévité et font qu'elle est toujours bien décorée puisqu'ils sont en bois de cyprès et bien liés ensemble. Lorsque le plafond lambrissé est fixé par des liens solides, l'un se découvre, un autre se serre fortement à lui, si bien que ces liens se saisissent l'un dans l'autre : ce qui se vérifie pour 'aimer' et 'être aimé' ; où ils sont présents, toutes choses sont bien ordonnées. En effet, là où tous s'aiment les uns les autres et se préviennent d'amour mutuel, il y a alors une telle communion dans l'unité (*coniunctio*) que l'unité fraternelle, à bon droit, en dira plus que la communauté elle-même.

« Je suis la fleur des champs » (Ct 2, 1)⁸⁵. Écoutant et approuvant le désir de l'épouse, l'Époux cependant déchire pour accroître, et réprime pour exalter. « Je suis la fleur des champs », la fleur du monde ; car, comme la fleur dans le champ, ainsi j'ai fait sortir du sein de la Vierge, l'Unique qui ait fleuri dans le monde. Donc 'ce n'est pas à partir de toi, mais à partir de moi qu'existe « le petit lit fleuri », et je suis « le lis » (*lilium*), par l'exemple donné de la chasteté et de la pureté ; non pas le lis des orgueilleux, mais « le lis des vallées » (*conuallium*). La chasteté orgueilleuse n'est pas la chasteté mais l'ornement de la prostitution du diable'. « Comme le lis entre des chardons, telle ma bien-aimée entre les jeunes filles » (Ct 2, 1-2). Et il tire cela de Salomon (de 'l'Ecclésiastique', en fait) : « As-tu des filles, n'égaie pas ton visage devant elles » (Sir 7, 24)⁸⁶. Prends donc garde au sujet des jeunes filles par lesquelles tu te sécurises ; mais, comme le lis entre les épines, sois ainsi, ô mon amie, parmi les filles. Si tu auras été telle parmi elles, alors tu seras mon amie. Moi, le lis, toi - à la vérité - 'comme le lis', beau, certes, mais délicat. Les filles sont tes épines. Si, en quelque circonstance que ce soit, tu t'infléchis pour changer de résolution à cause d'elles, tu te blesseras. Donc, reste ferme et droit parmi elles ; à toutes offre un modèle exemplaire.

Ajoutant foi au fait d'avoir été humiliée par l'Époux, l'épouse elle-même s'humiliant, elle le glorifie. 'Je suis donc - dit-elle -, comme le beau lis, mais fragile, parmi les épines. Toi, en vérité, « Tu es un pommier parmi les arbres de la forêt » (Ct 2, 3), c'est-à-dire au milieu des Anges, comme « parmi des fils ⁸⁷ ». Tu es donc fort, devant soutenir le faible ; tu es beau par le visage, devant fortifier la foi ; beau par ta bonne odeur, devant confirmer l'espérance ; beau par le goût bienfaisant, devant nourrir la charité.

31- De nouveau, l'Époux s'éloigne de l'épouse, et se cache dans le secret de son ciel, lui qui, il n'y a qu'un instant, s'était fait estimer affectivement tendre au 'petit lit de la conscience'. Donc l'épouse, revenant comme d'habitude aux jeunes filles, et entretenant solidement en son

⁸⁴ Il s'agit là du Temple de Jérusalem, qui est la Maison par excellence, la 'Demeure'.

⁸⁵ *Flos campi* peut se traduire « fleur du champ/des champs », ou, de façon savante, comme l'a fait la BJ, « le narcisse de Saron ». Guillaume estime que le locuteur est l'Époux, et que s'instaure, à partir de Ct 2, 1, un dialogue entre l'Époux (Ct 2, 1) et l'épouse (Ct 2, 2)...

⁸⁶ Invitation pressante lancée à l'épouse d'être prudente dans ses rapports avec « les jeunes filles » qui, manifestement, représentent les moines de Clairvaux ou de S. Thierry dans leur rapport à l'abbé que l'épouse représente. Voir notre « Evaluation », Quaestio 1.

⁸⁷ « Parmi de jeunes hommes » (Héb.), *inter filios*, « parmi des fils » (Vulg.).

cœur, où elle avait par le passé parlé à l'Époux, le mouvement continu de sa connaissance sensible (*sensus*), l'assimile à « un pommier parmi les arbres de la forêt » : « A l'ombre de Celui que j'avais désiré, je me suis assise, et son fruit était doux à mon palais » (Ct 2, 4). L'ombre entre la divinité du Christ et nous, c'est son corps, à l'ombre duquel s'assoit l'épouse, pendant qu'elle contemple modestement et avec humilité le mystère de l'Incarnation ; et « son fruit est doux à son palais » ; car non parvenu encore à son ventre, c'est-à-dire jusqu'à satiété, comme ce fut le cas pour Job : « Quand détourneras-tu de moi ton regard ? Quand me laisseras-tu avaler ma salive ? » (Jb 7, 19).

Au sujet du sacrement de Verbe de Dieu, c'est à peine, en effet, que quelqu'un puisse être rassasié à satiété. Nous pouvons y goûter ; en être rassasiés, nous ne le pouvons pas, car le goût se porte d'autant mieux que l'appétit est plus vigoureux. Ainsi, est-il « doux son fruit à mon palais » - dit l'épouse -, m'ayant montré, à partir de la douceur de son exemple, combien il était opportun pour moi de souffrir pour son Nom. C'est pourquoi, je reviens à vous⁸⁸, c'est pourquoi je ne vous délaisserai pas. C'est encore à cause de quoi « le Roi m'a introduit dans le cellier au vin » (cf. Ct 1, 3) où il m'a enseigné ce que les sages du monde ignorent, que c'est assurément dans la charité que l'on préside (aux premières places).

En effet, l'Époux possède trois richesses qui lui sont comme les trésors du Temple⁸⁹ : le jardin ou le paradis de la volupté⁹⁰, le cellier, et la maison ou la chambre⁹¹. Le jardin possède le charme et l'utilité ; les charmes demeurent dans le jardin ; les bienfaits utiles (*utilia*) sont déférés dans le cellier. Du cellier, il est vrai, ils sont mis en service dans la maison ou la chambre du Roi. En effet, le jardin contient le sens 'historique'⁹² de l'Écriture, le cellier, l'enseignement moral du Christ, la maison, la gloire de l'éternelle récompense (*remuneratio*). Dans le jardin, la création de toutes les choses qui existent ; dans le cellier, la réconciliation de tous les hommes qui doivent être sauvés ; dans la maison, la confirmation et la glorification de tous les réconciliés. Le jardin est divisé en trois temps (ou époques) ; le cellier en trois mérites ; la maison en trois récompenses. En effet, le jardin possède trois temps : celui de la plantation, celui de la maturation et celui de la récolte. Le temps de la plantation est comme contenu dans la Genèse, les Prophètes et dans les Ecrits de l'A.T., où il est question de la création du ciel et de la terre, et des commencements du monde. Le temps de la maturité est signifié lorsque, dans le Christ et l'Évangile, la maturité de la conversion humaine apparaît, afin que maintenant il ne soit plus dit : « Œil pour œil, dent pour dent » (Dt 29, 21), mais « A qui te frappe sur une joue, tends-lui encore l'autre » (Mt 5, 38-39), et beaucoup d'autres choses qu'il convient de comprendre d'une manière simple (*simpliciter*) tel que le raconte la lettre du texte (*quasi historialiter*), mais ces choses, c'est cependant à la maturité de la vie qu'elles visent. Le temps de la récolte, c'est le temps du siècle futur au sujet duquel, à la lettre et selon l'histoire, nous allons parler : qui fait le bien ira à la vie éternelle ; qui fait le mal, ira vers la mort éternelle⁹³. Dans le jardin, le parcours est ombragé d'exemples ; mais le fruit du jardin est transporté dans le cellier. Dans ce jardin - comme nous l'avons dit plus haut - , sous le pommier, l'épouse est assise, tandis qu'elle contemple les phases de l'histoire de l'humanité du Christ ; mais son fruit n'avait pas encore été doux à son palais, avant d'entrer dans le cellier. D'où ce qui suit aussitôt :

⁸⁸ Il s'agit des « jeunes filles », les compagnes de l'épouse.

⁸⁹ *gazophylacia* : les trésors contenus dans le Temple de Jérusalem.

⁹⁰ *hortus voluptatis* : le jardin du désir et du plaisir comblés.

⁹¹ Voir S. Bernard, SCt 23, et notre « Evaluation », *Quaestio* 2 : « Bernard, lecteur de l'Écriture ».

⁹² C'est le sens littéral ou *historia*, qui rapporte les faits.

⁹³ Cf. Mt 25, 46 ; Jn 5, 29.

32- « Le Roi m'a introduite dans le cellier au vin » (Ct 2, 4).

En effet, le fruit du jardin - comme nous l'avons dit - est déféré dans le cellier ; le charme, lui, reste dans le jardin ; l'utilité, elle, doit être recherchée ailleurs : si tu veux la trouver, entre dans le cellier. Le cellier possède trois mérites, comme trois salles contiguës de moralité : la manière d'être⁹⁴ envers des supérieurs⁹⁵ qui relève de la 'discipline'⁹⁶ ; la manière d'être envers nos égaux : elle est faite de justice et d'amitié ; le comportement envers ceux qui nous sont 'soumis', et qui est charité. Pour être clair et bref, disons, afin que quelqu'un le sache, qui est 'soumis', qui est 'de même rang que d'autres', et qui 'préside'. La première salle (*cella*) est remplie de l'odeur des onguents ; la seconde, remplie d'aliments savoureux ; la troisième, par la grâce. La première salle du cellier a beaucoup fait progresser par des exemples ; la seconde, par les études de morale et de mystique ; la troisième, par les charismes de l'Esprit-Saint. Tel est ce 'cellier au vin'⁹⁷. En ce cellier boivent les 'amis', s'enivrent les 'très-chers' (cf. Ct 5, 1). Nul, en effet, devant Dieu, n'est plus haut que celui qui appartient à l'ordre des prélats⁹⁸, qui, rempli de la Sagesse de Dieu, tient la place de Dieu⁹⁹ pour les 'inférieurs' qu'il gouverne, et qui, partant d'une finalité possible¹⁰⁰, atteint avec force une finalité dans ce qui est impossible, et, entre les deux, dispose tout avec douceur¹⁰¹. Ceux-ci (les prélats) pour leurs frères - selon ce que dit l'Apôtre -, optent pour être séparés du Christ (cf. Rm 9, 3), mais pour une béatitude venant du Christ, et non pour une justice venant (elle aussi) du Christ. En effet, pour nous, l'une et l'autre c'est le Christ, béatitude et justice. Mais ils acquièrent une béatitude d'autant plus glorieuse que, pour la béatitude, ils n'ont pas voulu se séparer de la justice. Ces paroles de l'Apôtre, en effet, sont un élan de l'affection (*affectus*), non une recherche programmée d'efficacité (*effectus*). Car cette ébriété par laquelle sont enivrés les 'très-chers' - pendant que l'Époux, pour l'amour de Dieu et des frères, repousse celle qui lui est intime -, elle est l'effet du 'cellier au vin' en lequel l'épouse mérite d'être introduite, le temps qu'elle ait appris à présider dans la charité.

Ce 'cellier au vin' est tout près de la 'maison du Roi'. Fréquemment, immédiatement après, on entre dans la 'maison du Roi' et au lieu secret de la 'chambre', tant pour soi qu'à cause des 'soumis' au Seigneur-Époux pour le service des judicieux travaux du jardin ou du cellier. En effet, soit prélat, soit inférieur, y a libre accès pour quiconque revêtira cet élan d'affection qui est de charité. D'où l'attitude de l'épouse qui - voir plus haut -, aurait désiré être entraînée derrière l'Époux, et qui se met, en vérité, à entraîner, derrière elle, les jeunes filles, disant : « Nous courrons à l'odeur de ses onguents » (cf. Ct 1, 4). Aussitôt, comme elle-même le déclare, 'le Roi l'a introduite dans ce cellier', afin qu'à partir de ce moment, elle puisse accepter de les reconforter d'où quelles viennent, de peur qu'elles ne défaillent en route¹⁰². Et en suivant le parcours ordonné qui va du jardin au cellier, puis du cellier à la chambre royale, elle les y introduirait. Maintenant, certes, par l'élan affectif de la contemplation et de l'amour ; ensuite, il est vrai, par l'accès effectif à la béatitude. Néanmoins, si la 'maison' constitue l'unique récompense du Seigneur, ce n'est que parce que cet unique bien se divise en trois récompenses - comme nous le savons : (la réponse aux trois

⁹⁴ *habitus* : manière d'être acquise

⁹⁵ *ad praelatos* : envers ceux qui sont placés devant (les 'prélats').

⁹⁶ *disciplina* : la régularité dans le comportement.

⁹⁷ *Cella vinaria*.

⁹⁸ Prélats : évêques, abbés ou prieurs de monastères.

⁹⁹ Cf. RB 2, 2)

¹⁰⁰ Un projet humainement réalisable.

¹⁰¹ C'est exactement les dispositions adéquates demandées à l'abbé d'une communauté de moines vivant en commun (cf. RB 2 et 64). Cf. Sg 8, 1.

¹⁰² Cf. Mt 15, 32.

questions)¹⁰³ Quoi ? De quelle grandeur ? Comment ? A savoir : Qu'est-ce que Dieu ? Est-Il corporel ou spirituel ? De quelle grandeur ? Créé ou Incréé ? Comment devait-Il venir ?

33- Donc, « Il m'a introduite », dit l'épouse, « dans le cellier au vin » (Ct 2, 4), c'est-à-dire dans la plénitude de la charité. En ce cellier, de peur que je n'entreprenne, enivrée par le vin nouveau du Saint-Esprit, quelques actions tortueuses lorsque j'aurai fait retour vers les subordonnées¹⁰⁴, « Il a ordonné en moi la charité » (Ct 2, 4)¹⁰⁵.

La charité revêt un double aspect : un aspect affectif¹⁰⁶ et un aspect de réalisation pratique¹⁰⁷. Au plan « affectif », Mt 22, 37 est indicatif : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, et de toute ta force », ce qui contient tous les genres d'élans affectifs. Le mouvement du cœur est dû principalement à Dieu, ensuite au prochain, qu'en Dieu, nous devons aimer comme nous-mêmes. En effet, d'abord « comme nous », parce qu'une primauté nous est concédée de telle sorte que, d'abord, nous nous aimions nous-mêmes, et qu'ensuite, nous aimions le prochain comme nous-mêmes. Est cependant due à la charité de Dieu une sorte de démarche purgative : c'est-à-dire qu'elle consistera à nous purifier pour nous rendre aptes à la vision de Dieu, par des moyens appropriés que sont : les vigiles, les jeûnes, les méditations, les lectures, la componction. Une démarche (*actus*) est aussi à opérer vis-à-vis du prochain qui consistera dans des œuvres de miséricorde, et en tout ce qu'exige la nécessité d'une vie active et sociale.

Nous devons par-dessus tout faire passer l'amour de Dieu (*affectum Dei*) avant l'amour du prochain (*affectui proximi*) ; mais, à la vérité, le mouvement actif vers Dieu (*actum Dei*) ne doit pas toujours précéder l'élan actif vers le prochain (*actui proximi*). Ainsi, en nous, nous devons souvent faire passer l'acte de charité corporelle avant l'acte de charité qui a l'âme pour objet ; et le mouvement affectif de charité de l'âme doit parfois passer aussi avant le mouvement de charité que Dieu appelle : l'acte de contemplation.

Tout cet ordonnancement, lorsque la nécessité l'exige, n'a pas de loi. En effet, c'est loi de charité, c'est nécessité de charité. La loi de charité prescrit au mouvement de charité envers Dieu d'être placé avant le mouvement de l'âme, et le mouvement de l'âme avant le mouvement du corps. La nécessité de la charité est souvent contraire à ces diverses motions ou actes (*affectus, actus*). De là vient que ce que beaucoup disent, peu le comprennent. La nécessité n'a pas de loi. L'ordonnancement (*ordo*) est utile, ainsi que la règle de la charité qui prescrit d'aimer son corps à soi, et d'aimer moins le corps de l'autre que son âme à soi et l'âme d'un autre. A la vérité, la règle de charité peut être aussi d'aimer son âme, et d'aimer plus celle d'un autre, mais celle de l'autre comme la sienne propre.

Telle est cette très grande mesure qui nous pousse au mouvement d'amour (*affectus*) de charité. Les autres actes de cette même charité sont ordonnés souvent autrement. En effet, est préposé souvent - comme on le dit -, le mouvement du corps à l'âme, et de l'âme à Dieu. Si tu viens d'abord au secours de ton frère qui est placé dans les mêmes conditions de mérite et d'utilité que toi, tu abondes alors en charité ; si tu te places avant lui dans le recours à l'aide, tu ne pêches cependant pas. En effet, en ce « comme toi-même » de Mt 22, 39, la primauté

¹⁰³ Les trois récompenses consistent dans les trois réponses aux trois questions posées.

¹⁰⁴ Il s'agit des « jeunes filles ».

¹⁰⁵ *Ordinavit* : Il, l'Époux divin, a réordonné en moi l'amour, toutes mes capacités d'aimer, en remettant au sommet - et je n'aurais jamais dû quitter cet '*ordo*' - la charité, l'*agapè* de Dieu et de l'amour mutuel.

¹⁰⁶ Qui engage l'affectivité (*affectus*)

¹⁰⁷ La charité « en actes » : *effectus*.

est à toi concédée. Si cependant tu avais un mérite inégal, c'est au meilleur qu'il faudrait venir en aide. Et lorsque nous devons aimer tous nos prochains équitablement, ce n'est pourtant pas sans cause que nous faisons des prières domestiques intimes : ce n'est pas que nous ne voulions pas être utiles à tous, mais parce que nous croyons que nos prières viennent en aide surtout à ceux-là qui se joignent à nous, ou parce que nos cœurs sont davantage embrasés. C'est pourquoi, selon cet ordonnancement dans la charité, l'Epoux « a ordonné en moi la charité ».

34- Et puisque « la charité nous presse »¹⁰⁸ vers vous (filles de Jérusalem), « soutenez-moi avec les fleurs » de vos mouvements d'affection, fortifiez-moi avec les fruits » de vos œuvres, « car je me languis d'amour » envers Celui qui est absent¹⁰⁹. L'amour est saint (*pius*), l'amour est fervent, il est languissant. Saint, pour devoir obtenir la rémission des péchés ; fervent, dans la production d'œuvres ; languissant lorsque l'âme vient à manquer d'espérance dans le salut de Dieu, c'est-à-dire, lorsqu'elle est en perte du regard contemplatif.

Alors que, disant cela, l'épouse languissait, de nouveau elle ressent la présence de l'Epoux : Sa main gauche placée sous sa tête, Sa droite l'étreignant (cf. Ct 2, 6). C'est pourquoi, reprenant son souffle, 'voilà - dit-elle - de nouveau l'Epoux : « sa main gauche sera sous ma tête, et sa main droite m'étreindra » (Ct 2, 6). Donc, pour se reposer, l'épouse pose sa tête non pas sur la main gauche, mais dans la main de l'Epoux, cela toutes les fois où il est traité des mystères de l'humanité du Christ : Oui, la droite de l'Epoux l'étreint pendant que, de ses yeux illuminés¹¹⁰, l'amour de Sa Divinité et Sa connaissance, la possède totalement. Dans cette pieuse étreinte, l'épouse s'endort dans l'Être-même¹¹¹, et se repose en tranquillité. Oui, l'Epoux, exultant de joie dans l'étreinte de sa charité, adjure les filles de Jérusalem ; c'est-à-dire qu'Il leur manifeste une certaine déférence par égard pour l'épouse. Il les adjure cependant « par les gazelles et les biches des champs », quand il leur fait connaître l'agilité et la rapidité des bonnes œuvres. « Je vous adjure, dit-il, filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, n'éveillez pas », par les sollicitations de vos nécessités, « ne réveillez pas » l'épouse par l'impulsivité de vos mauvaises actions, « avant qu'elle ne le veuille » (Ct 2, 7). C'est-à-dire que l'épouse, rassasiée par la contemplation de ma grâce¹¹² qui vient le l'élan de l'amour naissant, l'ayant décidé par elle-même (*per se*), vous fait retour. Du milieu du sommeil de la consolation et de la contemplation, elle s'est mise à l'écoute des paroles de l'Epoux - à savoir qu'elle a constaté le mouvement d'amour de sa grâce dans le fait que les jeunes filles ne l'ont ni contrainte à se lever, ni à s'éveiller. Mais, comme les gazelles et les biches des champs, dans l'empressement des bonnes œuvres qu'elles entreprenaient, elles conduisirent celle-ci-même (l'épouse) dans la tranquillité de sa contemplation, à n'être pas inquiétée par ce qui leur était interdit de commettre. Se levant alors, à la louange de l'Epoux, elle dit : « Voix de mon Bien-aimé » (Ct 2, 8). C'est la voix de mon Bien-aimé, c'est l'expression de sa volonté, c'est son œuvre, c'est la puissance de sa vertu manifestée dans leur conversion (celle des jeunes filles), c'est sa douceur à Lui dans ma dilection.

Voici comment, par la charité ordonnée, toutes choses sont mises à leur place, y compris les péchés¹¹³ ; quand l'épouse dans l'étreinte de l'Epoux se repose, quand l'Epoux la

¹⁰⁸ Cf 2 Co 5, 14.

¹⁰⁹ Cf. Ct 2, 5.

¹¹⁰ « Par le sens de l'amour illuminé », dira Guillaume (cf. Lettre d'or, §§ 292.294).

¹¹¹ Dans l'*Id Ipsum* (cf. Ps 4, 9).

¹¹² C'est l'Epoux qui parle.

¹¹³ *Etiam peccata*, selon l'expression attribuée à S. Augustin ; cf. H. I. Marrou, « S. Augustin et l'augustinisme », pp. 142-143 (Ed. Seuil, 1955).

réconforte de sa présence et la protège, quand les filles ne l'importunent pas, ni ne la réveillent, mais bien plutôt, la rendent joyeuse et heureuse par leurs bonnes entreprises et leurs recherches studieuses¹¹⁴, alors, dans la paix, son lieu d'habitation est trouvé, et sa Demeure en Sion (Ps 75, 3).

35- Elle signifiait cela cette femme qui criait à Elisée que son mari, mort, était son serviteur; épouse de son homme, invoquant Dieu le Père, par l'intermédiaire de la mort de son Fils, et disant : « Ton serviteur, mon homme, est mort ; et voici que le créancier est venu prendre pour lui mes deux fils pour en faire ses esclaves » (2 R 4, 1). Ainsi, l'épouse avait engendré deux fils, l'un pour la parole, l'autre pour l'exemple ; deux fils qu'elle tirera hors de la main du diable.

Quand, par la charité ordonnée à soi et à Dieu elle restera libre¹¹⁵, elle négligera ses fils et donnera la primauté à son action envers Dieu plutôt qu'envers ses fils, elle eut faim de la Parole de Dieu ; ses petits lui demandèrent du pain, et personne ne leur en donnait. Le créancier - le diable - commença à revenir, non désormais comme corrupteur, mais comme créancier, pour les réclamer pour lui, à son service. En fait, parce qu'elle ne voulait pas par son travail passer sa vie à produire des œuvres et de bons ouvrages, la mère, se fiant à la seule activité de la prière, commença à crier vers Dieu. Comment lui vient alors la réponse divine ? « Qu'as-tu - lui dit-il (Elisée) - dans ta maison ? », à savoir 'dans ta conscience' ? Et elle de répondre : « Le Seigneur est vivant ! Je n'ai rien, moi, ta servante, dans ma maison, si ce n'est un peu d'huile dans un vase », c'est-à-dire, un esprit de dévotion, « pour me oindre ». Et lui (Elisée) de dire : « Va demander au dehors des vases à tous tes voisins », c'est-à-dire 'le cœur de tes auditeurs', « et tu verseras de ton huile » de dévotion, « dont tu rempliras tous ces vases ; lorsqu'ils seront pleins, reviens vers moi ». 'Ce n'est pas comme tu dis : ce n'est pas n'avoir qu'un peu d'huile, puisque, au temps de la famine, non seulement elle te nourrit, mais elle te permet de t'oindre'.

Entendant cette épouse, Dieu réordonna en elle la charité. Quand elle eut été renvoyée, Il infusa l'huile de l'Esprit-Saint dans les esprits des auditeurs, et Il remplit les vases vides. C'est ce qui fut fait alors : « Va, dit Elisée, vends cette huile, et tu te libéreras de ton créancier » ; c'est-à-dire, par le moyen de l'effusion de ta dévotion, attends les récompenses de la vie éternelle ; « mais toi et tes fils, vous vivrez du reste » (cf. 2 R 4, 1-7).

'Si grande que se fasse l'effusion¹¹⁶ que cette huile réalise par toi et pour les autres, aussi grande se fait l'infusion d'huile pour toi, venant de moi'. Mais « vivez », dit-il¹¹⁷. Non pas 'Oignez-vous d'huile'. 'Vous, persévérez dans votre état présent, toi, certes, et tes fils'. 'Moi¹¹⁸, en son temps, je pourvoirai¹¹⁹, en ce qui concerne l'onction de vos délices.

¹¹⁴ *Bonis suis studiis* : par l'application à la *lectio divina* et à la recherche des sens de l'Écriture.

¹¹⁵ C'est à dire 'sans nouvel engagement dans le mariage'.

¹¹⁶ L'effusion d'huile, symbole de l'Esprit, est l'œuvre des disciples remplis du Don de Dieu pour la conversion des hommes et l'édification du Royaume ; elle suppose l'indispensable préalable de l'infusion de l'Esprit par Dieu, fruit du Mystère Pascal du Christ, dans les cœurs bien disposés.

¹¹⁷ Elisée, le Prophète.

¹¹⁸ Le Seigneur, par la médiation de son Prophète.

¹¹⁹ Cf. Gn 22, 8.14.

*

Fin de la *Breuis Commentatio* (Bref Commentaire)

de Guillaume de S. Thierry.

Fr. Irénée Rigolot

Kasanza (RDC), le 16 mars 2010.

Evaluation d'ensemble

1). Quel est l'auteur de ce texte ?

Doit-on en attribuer la paternité à Bernard ou à Guillaume ? La *Breuis Commentatio* du Cantique nous semble maintenant, après traduction et analyse, avoir été écrite par Guillaume, à partir des notes qu'il a pu prendre lors du colloque qu'il eut avec Bernard à l'infirmerie de Clairvaux vers 1124-1127. Jean Mabillon n'y contredit pas (voir la finale de l'*admonitio*). Ce qui est dit par Guillaume dans le Premier Livre de la *Vita Prima*, au § 59, doit être pris au sérieux ; aussi, le contenu de la *B. C.* doit être attribué principalement à Bernard, Guillaume conservant cependant un rôle actif. En 1124, Bernard n'a pas commencé la rédaction de ses Sermons sur le Cantique ; il le fera 10 ans plus tard, en 1135. Mais déjà, l'esquisse de l'œuvre est déjà présente à sa pensée fécondée par la lecture des Deux Homélies d'Origène sur le Cantique, traduites par Jérôme. Cette parenté bernardine explique que la *B.C.* ait été insérée, dans l'édition de J. Mabillon, au XVIIème s, dans les Œuvres Complètes de S. Bernard, au Livre III.

2). Structure de l'Exposé

- On s'attendrait à ce que le dialogue entre Bernard et Guillaume commençât d'emblée par citer le Cantique, et à entrer, dès le premier verset, dans le vif du sujet. Eh bien non ! Il faut attendre le verset 4 pour qu'il soit nommé question du Cantique. Mais quel préambule ! Il conditionne toute l'interprétation, au sens moral, du « Chant des Chants », en présentant « les

trois degrés d'amour » de Dieu dans l'âme chrétienne. Il fallait bien cette exposition de la loi des trois états de la vie spirituelle - qui sera reprise par Guillaume et développée dans la « Lettre d'or », datée par Jean Déchanet de 1144 -, puisque, comme il est annoncé au début du § 4 :

« Dans le Ct des Cts, c'est selon ces trois degrés d'amour (le sensuel ou animal, le rationnel, et le spirituel) que parle chacun des personnages, et chacun selon son mode propre : que ce soit celui des « jeunes filles », celui des « compagnons de l'Epoux », ou selon le mode de l'Epoux et de l'épouse. On reconnaît là les quatre types de personnages repérés par Origène (cf. Homélies sur le Ct, Hom. I, SC 37bis, p. 69).

- Dans ce même § 4 est exposée la doctrine de la connaissance qui va du sensible au spirituel, du visible à l'invisible, de l'affection charnelle à l'affection spirituelle (en usant de l'analogie de l'union charnelle des époux humains pour rendre compte de l'union spirituelle de l'âme à Dieu « dans un seul esprit » (cf. 1 Co 6, 17).

- Pointe alors, le premier verset du Cantique : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche » (C'est l'épouse qui s'adresse à Dieu le Père, note Origène).

- Ensuite, le Commentaire passera d'un verset à l'autre, jusqu'à Ct 2, 5 : « Il (Dieu-Epoux) a ordonné en moi la charité ». Donc cohérence et enchaînement logique qui maintiennent l'intérêt d'un bout à l'autre, pour finir de manière originale par la référence à 2 R 4, 1-7, où, la pauvre veuve, comblée par Elisée d'une surabondance d'huile pour s'être totalement remise entre les mains de Dieu dans la prière, sera le type même de l'épouse en laquelle Dieu a « ordonné » (mis en ordre) la charité (cf. § 35).

3). Le Commentaire « au sens moral seulement » : qu'est-ce à dire ?

Selon la doctrine traditionnelle des « quatre sens de l'Écriture », synthétisée sous la forme du quatrain d'Augustin de Dacie, au XIII^{ème} s, le sens moral de l'Écriture dit au lecteur « comment il doit agir », *quod agas*, ce qu'il doit faire :

| | |
|---------------------------------------|--------------------------------|
| « La Lettre enseigne l'histoire ; | <i>Littera gesta docet ;</i> |
| l'allégorie, le contenu de la foi ; | <i>Quid credas allegoria ;</i> |
| le sens moral, comment tu dois agir ; | <i>Moralis, quod agas ;</i> |
| et l'anagogie, vers quoi tu tends » | <i>Quo tendas, anagogia.</i> |

- Une première réponse est donnée par la longue méditation sur les « trois degrés d'amour ».

Comment tu dois agir ? Par l'amour, dans l'amour ; celui qui est déjà donné par création, 'sensuel et animal', mais appelé à devenir 'rationnel', pour s'épanouir finalement dans une dimension de sagesse contemplative comme 'spirituel', « par le sens de l'amour illuminé » comme dit Guillaume (cf. « Lettre d'or », §§ 292.294). Ce sera l'œuvre de l'Esprit-Saint dans le cœur et l'être réunifié du croyant.

- Le sens moral implique la collaboration évolutive des trois degrés de l'amour, et leur synergie. On le perçoit bien au § 3 : « le premier (degré : sensuel et animal) s'oppose aux tentations ; le second, aux hérésies¹²⁰ ; le troisième qui chante « dans la paix l'Être même¹²¹, s'y endort, et se relève en Lui » (Ps 4, 9). « Dans le premier » - poursuit le § 3 - « se trouve la rémission des péchés et la purification des vices ; dans le second, la pratique des vertus ; dans le troisième, la perfection des vertus, l'adhésion au Souverain Bien et sa jouissance »...

C'est donc une morale du bonheur en Dieu qui est là enseignée, dont la clé est l'union à l'Époux, ce qui implique nécessairement *purification* par l'ascèse, *illumination* de l'intelligence par le sens de l'amour illuminé, et union dans le don de contemplation par l'entrée dans le « cellier au vin » et le ré-ordonnement dans l'amour, œuvre de l'Esprit.

- Le sens moral de la lecture du texte sacré part de l'amour et conduit à l'amour. Il part du visible pour atteindre l'Invisible (cf. § 4). **Ces trois degrés de l'amour font entrer de plein pied l'âme humaine dans ce rapport intime et amoureux avec le Verbe**, ce qui assure le redressement du comportement dans la pratique du bien. « Le premier degré est propitiation et réconciliation ; le second donne accès au mérite ». Le troisième, fait entrer en contemplation, **ce qui est le couronnement de l'amour spirituel**.

De plus, Guillaume a dû entendre Bernard parler d'une autre trilogie, celle de la distinction entre les trois baisers : le baiser des pieds et le baiser des mains préparant le baiser de la bouche, qui est le baiser de la contemplation (cf. § 5).

- Le sens moral ne fait pas, pour autant, échapper à la condition terrestre ; loin s'en faut, puisque le rapport amoureux entre l'âme humaine et le Verbe, porte celle-ci à lâcher la douce présence goûtée de l'Époux, pour s'en retourner vers « les jeunes filles », symbole du prochain le plus proche, c'est-à-dire pour consentir, pour ces abbés contemplatifs, à se soucier de leurs frères moines qu'ils ont la charge de 'paître' (c'est-à-dire de nourrir matériellement et spirituellement).

L'*erôs* sera conduit à l'*agapè*, dès que l'Époux Lui-même aura 'ordonné en l'épouse la charité' (cf. Ct 2, 4).

- L'effet de la touche du baiser par la bouche est d'infuser dans l'épouse « la connaissance de Dieu et l'amour de la vérité » (cf. § 6). Cette contemplation conduira - comme ce fut le cas pour S. Paul - à « juger toute chose comme du fumier pour gagner le Christ » (Ph 3, 7), c'est-à-dire à perdre Dieu pour Dieu, le Dieu contemplé dans son Mystère pour le Dieu reconnu dans le pauvre et tout prochain symbolisé ici par « les jeunes filles »¹²²

- Autre trilogie : les trois onguents. Ils sont interprétés, au sens moral, comme « componction, au souvenir des péchés », comme « dévotion, au souvenir des bienfaits déjà accordés par Dieu », comme « piété (*pietas*), au souvenir des miséreux » (cf. § 9). L'amour contemplatif du troisième degré de charité, conduit à un troisième onguent qui n'est pas l'extase au « troisième ciel » (cf. 2 Co 12, 3), mais l'amour dépossédé de soi qui conduit à se soucier des miséreux. Le modèle en est le Christ Lui-même, « qui s'est fait en tout semblable à ses frères afin de devenir miséricordieux » (Hb 2, 17 ; § 9).

¹²⁰ Il y a des hérésies morales, celles, par exemples qui mentent lorsqu'elles définissent la liberté comme la satisfaction volontaire de tous ses désirs.

¹²¹ *Idipsum* : l'Être Lui-même (cf. « *In Idipsum dormiam et requiescam* », d'après la Vulgate latine).

¹²² Pour Bernard comme pour Guillaume, ces « jeunes filles », compagnes de l'épouse - en qui se reconnaît l'abbé - ce sont l'ensemble des moines des communautés de Clairvaux et de S. Thierry. Les « filles de Jérusalem » leur sont synonymes, pour Bernard.

- Ces considérations vont conduire à l'interprétation de Ct 1, 4 où l'épouse supplie l'Epoux de 'l'entraîner derrière Lui', pour « courir », mais non plus seule, « avec les jeunes filles » (cf. § 15). Ce thème moral de la privation libre et volontaire du repos contemplatif pour consentir à l'amour fraternel de charité - preuve extrême de l'amour pour Dieu - reviendra tout au long de la *Breuis Commendatio*, cela jusqu'en son terme final où reviendra, à travers la thématique de la veuve de 2 R 4, 1-7 le verset central qui traverse le Cantique : « Il a ordonné en moi la charité » (Ct 2, 4).

Lorsque la charité est ordonnée¹²³, l'agir moral est assuré : la persévérance dans le bien peut devenir *habitus*, c'est-à-dire « habitude acquise qui rend aisée la persévérance ». Ainsi, « l'amour de la vérité tire l'épouse vers le haut, et la vérité de l'amour, la tire vers le bas... la fine pointe de son esprit étant troublée par le soin à devoir apporter au prochain » (§ 15)...

- Notons aussi que, au sens moral, le comportement par le choix du bien est nourri de la contemplation de l'humanité du Christ¹²⁴ pour vivre une « imitation » intériorisée (cf. § 16). Les mystères de l'Enfance du Christ sont très sollicités, chacun étant qualifié par un adjectif significatif sous une forme liturgique :

«La conception devait être pure, la nativité volontaire, la circoncision discrète, l'Epiphanie pudique, la purification continue, l'offrande sainte » (§ 16).

« Celui qui imite fidèlement le Seigneur en ces événements et dans leur contenu, court après Lui avec force et sûreté ». L'agir moral, enraciné dans l'imitation du Christ, atteint sa perfection. Crainte, désir et amour font courir, mais, « la crainte en fuyant, le désir en convoitant, l'amour en aimant le prochain » (§ 17).

- En commentant Ct 1, 5 (« Je suis noire...mais je suis belle »), le § 19 va préciser ce qu'est « l'ordre de la charité » (*ordo caritatis*) ; deux amours doivent de conjuguer dans l'unité : l'amour de l'Epoux, et l'amour des « jeunes filles » ou des « filles de Jérusalem ».

« Sa peau (de l'épouse) a changé de couleur lorsque le soin à porter au prochain a brûler son intention d'aller toute à Dieu, empêchée qu'elle fut par ses propres activités caritatives » (§ 20). Mais, paradoxalement, c'est par là qu'elle va retrouver « sa propre beauté ».

« L'amour du cœur intérieur ne souffre aucune lésion ».

- Mais avant de retrouver cet état contemplatif dans l'amour qui s'incline pour faire miséricorde aux miséreux (cf. § 9), l'épouse va devoir assumer la prise de distance de l'Epoux à son égard, et les attaques multiples des « fils de sa mère » et des « jeunes filles », ses compagnes (cf. §§ 19-21). Elle fut déjà introduite dans les celliers du Roi cf. Ct 1, 3 et B.C¹²⁵. § 18) ; mais pour sortir victorieuse de son isolement et des tribulations qui lui sont infligées, elle devra y être réintroduite (cf. Ct 2, 4). L'épouse fut réprimée par l'Epoux « pour sa témérité » : elle recherchait l'Epoux « à midi », dans la pleine lumière manifestée de la vérité

¹²³ « Ordonnée », c'est-à-dire mise en ordre (*ordo*), ayant préséance sur tous les autres amours.

¹²⁴ Ce qui est un thème très cistercien.

¹²⁵ La *Breuis Commentatio* sera désormais désignée en abrégé B.C.

(cf. § 22) ; elle est renvoyée à la connaissance d'elle-même : « Si tu t'ignores, ô la plus belle des femmes, sors ! » pour te « connaître toi-même »¹²⁶ (cf. § 23).

« Ah ! Quel changement ! Celle qui auparavant, en cette paix de Dieu qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer ou concevoir (Ep 3, 20), se réjouissait en secret, la voilà maintenant mêlée aux querelles et exposée douloureusement aux calomnies des hommes » (§ 21).

- Il y aura bientôt la reprise de contact de l'Epoux avec l'épouse ; il ne s'est éclipé que pour faire grandir le désir de la bien-aimée. Il lui apportera des consolations nouvelles et de nouveaux bienfaits : « des pendants d'or incrustés d'argent » (Ct 1, 10 ; BC. § 25). Mais ce retour en grâce de l'épouse va la déterminer à « se rendre auprès des jeunes filles ». Ayant reçu une « infusion d'huile d'allégresse », elle va « par effusion, répandre cette huile sur ses compagnes » (très beau § 26 de la B.C.). Son nard va donner tout son parfum. Gardant le sachet de myrrhe, symbole de la présence de l'Epoux, entre ses deux seins, elle sera prête désormais à souffrir l'adversité, ayant été introduite dans « le cellier au vin » (B.C. §§ 32-34), c'est-à-dire « dans la plénitude de la charité » (§ 33).

« Ainsi, par la charité mise en ordre, toutes choses se trouvent à leur place ... y compris les péchés » (§ 34).

- La description des « trois richesses de l'Epoux » qui lui sont « comme les trésors du Temple », revient, dans une nouvelle trilogie, à désigner trois lieux privilégiés : le jardin, le cellier et la chambre royale. S. Bernard en développera l'interprétation dans le SCt 23, à propos du verset : « Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers » (Ct 1, 3).

- Le dernier paragraphe (§ 35) apportera un *confirmatur* à ce fait fondamental : pour atteindre à cette plénitude de la charité envers Dieu et le prochain - envers l'Epoux et « les jeunes filles » - deux interventions de la grâce divine furent nécessaires à l'épouse : que Dieu réordonne en elle la charité (cf. Ct 2, 4) et qu'Il l'introduise dans « le cellier au vin » (Ct 1, 4). La pauvre veuve rencontrée par Elisée qui multipliera pour elle son huile et lui sauvera la vie avec ses deux fils, confirme l'absolue nécessité de l'ordonnement à la charité : sa donation totale à Dieu dans la prière lui en ouvrira le chemin ; l'infusion d'huile reçue, permettra l'effusion de la grâce sur d'autres prochains.

La recherche approfondie du « sens moral » du Cantique par Bernard et Guillaume ouvrira nos « deux abbés malades » à la perception très existentielle que seul le réordonnement de l'amour en l'âme croyante et l'introduction dans le « cellier au vin » où est consommé le « vin de l'Esprit » permet, par grâce, cet accès à l'unité de l'esprit (cf. 1 Co 6, 17) en Dieu, clé du bonheur véritable et plénier.

4). Expérience contemplative de Dieu et vie fraternelle

Le Cantique des Cantiques fut considéré par les moines du XIIème siècle, comme particulièrement apte à fournir cette clé d'unification dans l'amour. Guillaume et Bernard l'ont perçu très lucidement. Le péché divise, l'amour seul unifie. Mais l'amour plénier est charité, c'est-à-dire inséparablement amour de Dieu et amour du prochain. Nos deux abbés,

¹²⁶ C'est la réponse de la Pythie du temple de l'Apollon de Delphes à tout visiteur : *Gnôti seôton*, « Connais-toi, toi-même ! »

constamment arrachés à leur contemplation par les devoirs de leur charge, ont particulièrement souffert de cet écartèlement, à Clairvaux comme à S. Thierry.

Il est très significatif que ce vécu crucifiant transparaît dans une interprétation « sens moral » du Cantique. S. Bernard l'a très abondamment noté. Nous avons rassemblé, dans l'Evaluation qui clôturait notre analyse des 86 Serm./Cant., les passages où ce fait apparaît en clair (voir « Evaluation sur SCt, *Qaestio* I : Bernard et sa communauté ; leurs rapport mutuels'). Nous reproduisons, ci-dessous en un tableau les parallèles entre SCt et B.C. :

| B.C. | SCt | Matière/Verset du Ct. |
|----------|---------------|--|
| §§ 14-15 | SCt 23, 12 | Bernard et les Novices |
| § 19 | SCt 24, 2-4 | 'Les âmes droites T'aiment' (Ct 1, 3) |
| §§ 20-21 | SCt 25, 1-2 | 'Je suis noire et pourtant belle' (Ct 1,5) |
| §§ 20-21 | SCt 27, 10-14 | '...comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon' (Ct 1, 5) |
| § 21 | SCt 28, 13 | 'Les fils de ma mère ont combattu contre moi' (Ct 1, 5) |
| §§ 21-22 | SCt 29, 1-7 | 'L'homme aura pour ennemis les gens de sa maison' (Mt 10, 36) |
| §§ 21-22 | SCt 30, 10-12 | 'Ils m'ont mise à garder les vignes' (Ct 1, 6) |
| §§ 21-22 | SCt 33, 10-12 | 'Où mènes-tu paître ton troupeau à l'heure de midi ?' (Ct 1, 7) |
| § 26 | SCt 42, 3-4 | 'Tandis que le Roi est dans son enclos, mon nard a donné son parfum' (Ct 1, 8) |
| § 30 | SCt 46, 6 | 'Les poutres de nos maisons sont de cèdre cèdre' (Ct 1, 17) |
| § 29 | SCt 75, 12 | Le petit lit de la conscience... (Ct 3,1) |

Conclusion

Il apparaît clairement que la lecture comparée de la B.C. et des SCt de Bernard permet de conclure :

- Que la pensée inspiratrice du texte de la B.C. est magistralement de Bernard de Clairvaux, mais que la transcription par écrit est à attribuer à Guillaume de S. Thierry.
- Que le colloque spirituel des « deux abbés malades » est justement situé, par Paul Verdeyen, entre 1124-1127, c'est-à-dire une dizaine d'années avant la rédaction des Sermons sur le Cantique entreprise par Bernard à partir de 1135.

- La B.C. est un écho magistral de la soif spirituelle de nos deux grands contemplatifs, entravés l'un et l'autre par leurs charges pastorales. Cette soif ne trouve son eau que dans un dépassement dans l'amour de charité, impliquant de « perdre Dieu pour Dieu » : perdre Dieu dans l'acte contemplatif pour retrouver Dieu reconnu présent dans le prochain (les moines des communautés respectives).

- C'est donc bien le drame du Cantique qui est exprimé aussi bien dans la *Brevis Commentatio* que dans les Sermons/Ct. de l'abbé de Clairvaux. Il faut avoir vécu ce 'drame' de la Présence/Absence du « Bien-aimé qu'aime mon âme » (Ct 3, 3), pour que l'expression en soit ici donnée avec tant d'intensité. **Et l'expérience est si réellement transmise par « le sens moral » tiré de la lecture du Cantique, que finalement ce sens convenait tout à fait pour en rendre compte.** Le « sens mystique » ne pouvait en dire davantage que ce « sens moral » qui est spirituel et existentiel, enraciné dans un vécu chrétien authentiquement concret dans sa densité pascale de mort et de résurrection, de tribulations et de consolations (cf. 2 Co 1-2).

- Il n'y a de morale que dans une mystique vécue en acte et en vérité, en dialogue d'intimité avec le Christ-Epoux où l'âme humaine est mise et maintenue, par un acte libre de la volonté, en rapport constant avec le Verbe, clef de la persévérance dans le bien et du bonheur véritable scellé dans les Noces avec l'Agneau (cf. S. Bernard, SCt 83, 1 ; Guillaume de S. Thierry, « Exposé sur le Ct », § 94).

« Voici comment, par la charité ordonnée, toutes choses sont mises à leur place, y compris les péchés ; dans la paix, l'épouse trouve alors son lieu d'habitation et sa Demeure en Sion (cf. ps 75, 3), quand, dans l'étroite de l'Epoux, elle se repose, quand l'Epoux la reconforte de sa présence et la protège, quand 'les filles' ne l'importunent pas, ni ne la réveillent, mais bien plutôt la rendent joyeuse et heureuse par leurs bonnes entreprises et leurs recherches studieuses » (B.C. § 34).

C'est là l'expression en clair de la plainte - pourtant indicible - des deux abbés malades, écartelés entre leur soif de contemplation du Mystère et les prescriptions de leurs charges qui exigent charité-en-actes envers ceux qui leur sont confiés.

« **Sur mon petit lit** (le lit de ma conscience),

au long des nuits,

j'ai cherché Celui que mon cœur aime »... (Ct 3, 1).

Kasanza,

le 19 mars 2010, en la solennité de S. Joseph,

Fr. Irénée Rigolot, ocso.